ASPHALTE

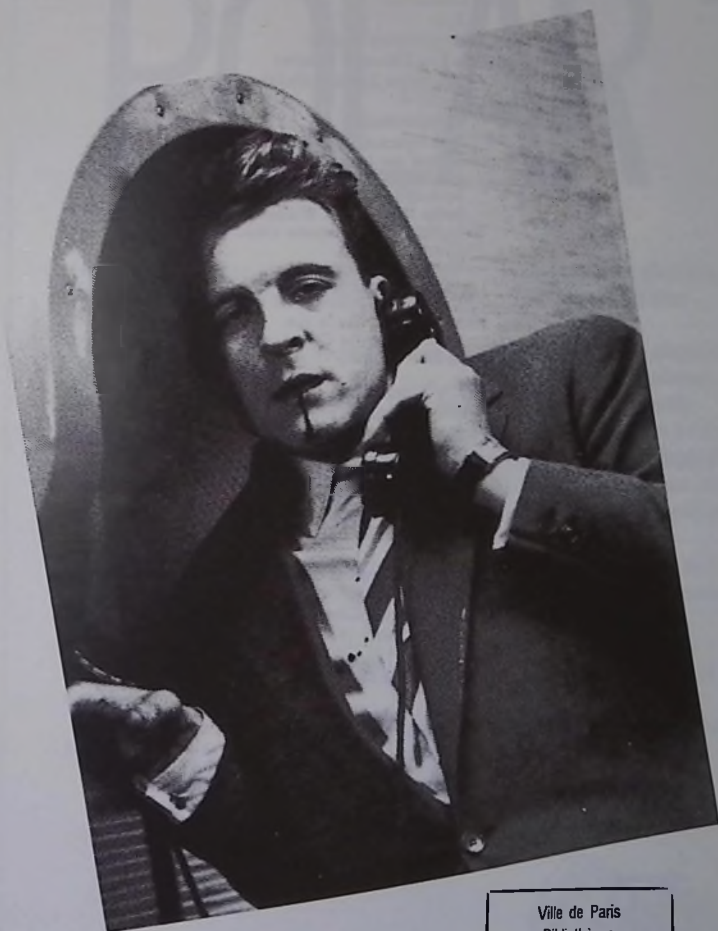
Bastier, Daéninckx, Dugrand, Amila, Marx Fajardie, Hénin, Raphaël, Stella Molitor ...



Réalité blême - Fiction noire

ASPHALTE

trimestiel/décembre 86/n°1



Réalité blême - Fiction noire

Responsable de la rédaction
Hervé Delouche

Conception graphique
Aris Papathéodorou

Ont participé à ce numéro :
Alain Bastier
Didier Daeninckx
Alain Dugrand
Frédéric H. Fajardie
Jean-Jacques Languetif
Bernard Merle
Patrick Meunier
Stella Molitor
Commissaire Padovani
Jo Pento
Christian Robquin

Illustrations :
Aris
Christophe Ladas
J.-F. « Chooz » Soulier
Christine Lessort-Pajot

Remerciements à :
Guy Ponsard des éditions *Le tout sur le tout*, à la joyeuse équipe de *Ludodélire*, Jacky Dugrand et William Jouffroy de la librairie *Choc Corridor* (Lyon), Dominique Gaultier des éditions-librairie *Le Dilettante*, aux éditions de la rue Champolion (le Caire), et à la *Série Noire*.

Ce numéro de la revue a été composé en Rockwell medium corps 8 pour le texte courant et en univers légèrement condensé pour les titres par *Cicero* (42.77.12.42).

Il a été imprimé par *CIS*, 38, rue du Chemin-Vert 75011 Paris (43.55.23.48)

Dépôt légal décembre 1985. Commission paritaire en cours.

Rédaction
H. Delouche
35, rue Esquirole
75013 Paris

FIN DU POLAR ?

ASPHALTE, un titre qui connote... L'« asphalt jungle » les bas-fonds glauques, l'envers du décor, *la réalité blême*, la fiction noire... Tout ce qui peut nous séduire dans le polar !

Mais attention, **ASPHALTE** ne sera pas une gazette ! Pas question de magnifier un genre, de s'y enfermer. Et *basta du polar*, si c'est la vie qui nous intéresse...

Au sommaire donc, notre parti-pris : Dug agresse l'écrivain-mode, Fajardie liquide l'idéologie-pub, Marx – bien vite enterré – se livre sans réserve à l'éloge du crime, Amila et Hénin se croisent autour d'Hiroshima, Daeninckx et Raphaël dévoilent un peu du sordide quotidien, vécu ou fictif, histoire ou fantasmes, etc. Et quelques autres textes qui témoignent de ce que les vallées de ce monde ne sont pas si vertes...

De la littérature, des humeurs, des images, avec de vrais auteurs, connus ou à connaitre, qui ne soient pas confinés, mais émus, révoltés, excessifs, passionnés, décapants...

On voudrait que coule *le feu dans le sang*, on voudrait que ça saute un peu.

Avec les bourlingueurs et les écorchés, dans le rêve ou la réalité, contre tous les faiseurs et les tièdes !

... **ASPHALTE**, une revue en *rouge et noir*, avec des feux d'artifice qui ne soient pas des feux de paille !



Réflexions légères

A PROPOS DE

Un quotidien de la vanité — au sens où l'entend Bourdaloue : *« vous vivez toujours dans les mêmes illusions, toujours dans les mêmes dérèglements, toujours dans les mêmes distractions et les mêmes mondanités »* — posa cette question : *« Pourquoi écrivez-vous ? »* à quelques écrivains français aux artères nonagénaires et à une palanquée d'écrivains serbo-clippertoniens. Dans la tintamarre des esperantos, l'Internationale des écorchés fit, en gros, savoir par numéro spécial, ses raisons de gratter : « pour changer le monde », « pour avancer au plus loin dans la connaissance de soi »... Un seul dit, *ne pas savoir faire autre chose*, mais aucun n'avoue son désir d'être puissant, riche et considéré.

On sait tenir sa langue chez ces gens-là. Quand on fréquente les pages des magazines, quand on lit cinq romans par semaine, quand on prête l'oreille aux bavardages, aux blanches aigreurs du milieu, on repère une palette de raisons rarement dites, jamais répondues aux porteurs de micro. On écrit pour se présenter à son avantage, pour obtenir une collaboration au « Magazine littéraire » en espérant être repéré par l'auteur de l'ouvrage chroniqué, afin d'être convié à partager son intimité particulière et de mériter sa protection ; pour impressionner sa compagne et sauver, un temps, son couple mal en point ; pour plaire, grâce à deux premiers romans d'estime, à un rédacteur en chef de magazine féminin et tenir, enfin, une chronique « importante » qui permet d'accéder au statut de pute littéraire, de contribuer mais de ne jamais défaire la réputation des coqueluches du jour ; pour être élu à la Société des auteurs et, qui sait, obtenir un emploi à la Maison des écrivains ; pour appartenir à une coterie, où les membres du clan jurent de s'aider les uns les autres — comme à l'ENA ; pour faire plaisir à ses parents, à leurs amis de province ; pour passer à Apostrophes ; pour fréquenter les bons restaurants et obtenir — qui sait ? — une chronique gastronomique au « Figaro Magazine » ; pour être invité aux débats de la FNAC et, fier au fond se soi, de serrer en public la main des confrères présents, Pierre-Jean Rémy, Lucien Bodard : deux géants ; pour se constituer un press-book ; pour gagner son pain, en sollicitant de son éditeur le privilège de gagner quelques thunes en faisant le nègre d'un gastro-entérologue ; pour se venger du proviseur qui vous moquait, petit-prof lisant dans l'inter-cours Marguerite Yourcenar ; pour signer un scenario des Cinq dernières minutes, devenant ainsi adhérent à la Société des Auteurs et Compositeurs Dramatiques ; pour publier chez un éditeur complaisant un livre d'entretiens consacré à un petit-maître, « injustement traité » par le monde des lettres ; pour redécouvrir vivant, un écrivain « recalé » au Goncourt de 1937 et ainsi devenir son légataire universel en héritant, par le coup, de la fabuleuse bibliothèque du défunt... éditions originales sur japon bambou blanc signées par tout ce que Paris compta en son temps de gloires littéraires ; pour arrondir ses fins de mois en vendant aux bouquinistes les services de presse des écrivains du temps, sans déchirer la page de garde dédicacée, car « ça vaut plus cher » sur les quais ; pour trahir son éditeur à la première occasion si Françoise Verny vous fait signe ; pour dédicacer ses livres au Président de la République ou à Michel Rocard *« qui, c'est sûr, aura un grand destin »* ; pour prendre le



L'ACTION D'ÉCRIRE

baptême de l'air et s'en aller faire une télé à FR3-Marseille ; pour fayoter aux réunions de parents d'élèves et protéger ses gosses si l'institutrice est communiste : l'espèce stalinienne craint l'homme de lettres ; pour se tirer la plus belle lycéenne quand on a vilain physique, après la conférence donnée au bahut voisin de son domicile dans le cadre du 1% scolaire ; pour devenir conseiller municipal chargé de la délégation à la culture dans le bled d'Ardèche où l'on possède un humble mas ; pour rencontrer Bernard Frank à table, et confier par la suite à l'entourage amical qu'il est « gêênial ! » ; pour se faire le défenseur d'un jeune peintre, lui préfacer ses catalogues, en recevant pour cadeau quelques toiles, ce qui permet de se constituer ainsi une collection à bon compte — ne pas manquer d'exhalter sans cesse la fidélité en amitié ; pour rencontrer, enfin !, des royalistes, le milieu en grouille ; pour vivre, c'est pas trop tôt, une expérience homosexuelle et dire en cocktail tout le mal qu'on pense des femmes ; pour savoir dans quelle boutique de la rue Bonaparte se trouvent les godasses de la marque Weston ; pour défendre la culture nationale, voyager aux frais de l'Alliance Française et conférencer en Thaïlande sur l'influence de Jean Bizoaurd dans, les années 1967-1972 ; pour cachetonner dans une sous-commission de l'Unesco, des affaires culturelles, de la délégation au livre ; pour signer des pétitions dans « Le Monde », à l'aise, entre Ionesco et Lardreau ; pour piger dans la presse Filipacchi ; pour impressionner l'agent de la banque Hervet, — très class ! — qui gère votre compte bancaire et vous tolère un découvert, sachant que tôt ou tard, la bête sera best-seller ; Pour avoir pleins d'amis ; pour signer votre dernier roman — très chic ! — dans une toute petite librairie de la rue Bourret (XIXe arrondissement) où, enfin, de vrais lecteurs, vous apprécient à votre réelle valeur ; pour convaincre vos cousins *« que de toute manière la bonne littérature n'a jamais été bourgeoise »* ; pour baiser des gonzesses en leur soufflant simplement que *« le style, c'est l'homme »* ; pour éprouver la douce saveur du temps qui passe en se balladant dans Paris alors que les autres travaillent ; pour être reconnu par la standardiste quand vous pénétrer au 5, rue Sébastien-Bottin, au restaurant des Ministères — seulement au déjeuner — ou bien alors au festival du livre de Brive-la-Gaillarde ; pour dire, dans l'air du temps, du mal des écrivains que vous aimiez, sans que quiconque vous en fasse la remarque ; pour perdre le sens du dérisoire en vous persuadant que vous êtes « le meilleur écrivain de votre génération », ce en secret bien sûr, pour ne pas froisser vos vis-à-vis ; pour avoir le sentiment délicieux de votre propre duplicité, de votre crapulerie ; pour trouver Cocteau « super », après avoir pensé durant toute votre adolescence qu'il n'était qu'un bouffon, sans jamais l'avoir lu ; pour dire le pire sur la révolution, en jouant le libertaire-moderne devant des gens infréquentables, qui votent à droite et vous trouvent intéressant ; pour baiser la main de Jacqueline Piatier au cocktail Calmann-Lévy en songeant que même retraitée elle prend encore la plume au « Monde » pour défendre de jeunes écrivains ; pour rencontrer Michel Déon plutôt que Jacques Laurent ; pour posséder, enfin, le stylographe « Mont-Blanc », réservoir maxi ; pour...



Alain Dugrand



FICTION

MON PREMIER POLAR, MAIS J'EN LIRAI D'AUTRES...

Bernard Merle

Quand tu traverses la rue de la République au passage piétons, s'il ne pleut pas, attiré par la lumière, tu lèves les yeux et tu découvres l'affiche sur le panneau publicitaire :
LISEZ VITE OU LISEZ LENTEMENT
MAIS LISEZ PLUS SOUVENT !

Sous le panneau, dans une guérite remarquable, une femme sans âge vend des billets de la loterie nationale. Un bureau de tabac fait l'angle avec la rue qui conduit à l'école. Parfois, ici, je rencontre des camarades de classe et nous faisons le reste du chemin ensemble. L'école est un peu plus loin, dans la rue étroite, toujours dans l'ombre.

Mes camarades de classe sont vulgaires, très spontanément ; ainsi cette banale exhortation à la lecture est pour eux l'occasion de plaisanteries du genre : « baisez vite ou... » Par ailleurs ils tiennent des propos sur leur mère... Ce n'est pas qu'un rien m'effarouche, mais tout cela est tellement sans caractère qu'ils me lassent.

On parle beaucoup ces derniers temps de la langue française et depuis la rentrée scolaire de septembre, le maître multiplie les dictées, les lectures à haute voix, les récitations au tableau. Le maître choisit : Victor Hugo, Lamartine...

Ce soir nous serons en vacances ; maman sera contente de m'avoir avec elle pour les fêtes de fin d'année et mes résultats scolaires du premier trimestre ne la décevront pas : si je ne suis que dixième en arithmétique, je me maintiens premier en français et surtout, je suis devenu excellent en récitation parce que j'ai trouvé le truc pour ne pas être impressionné par la classe. Tiens ! justement c'est mon tour d'aller au tableau. Burles ! appelle le maître en me désignant l'estrade. Moi, debout, talons légèrement écartés, le buste dégagé, le menton haut, le regard droit sur le mur du fond où est accrochée la carte de France, je marque un temps, le silence s'établit :
OCEANO NOX

O ! COMBIEN DE MARINS ?
COMBIEN DE CAPITAINES
QUI SONT PARTIS JOYEUX
POUR DES COURSES LOINTAINES
...

Tout Hugo dans un poème. Mais la moité de la classe me déteste, les autres parce qu'ils n'ont pas le souffle sont jaloux.

A la sortie, le maître me glisse une liste de livres : profitez des vacances !

Cinquante mètres après le fameux panneau publicitaire que je lis deux fois par jour en me rendant à l'école, la librairie du Tremble ce soir m'accueille, lumineuse, aérée, froide ; de petites vendeuses en jupe courte et tablier azur vont et viennent sous l'œil vigilant de la patronne assise sur un haut tabouret derrière sa caisse. En m'avançant avec ma liste à la main, je frôle un étalage de romans policiers ; des volumes en piles couvrent un mètre carré de table ; la couverture de l'un d'eux, noire et rouge, m'arrête un instant ; elle annonce un genre de livre sur lequel maman a toujours été catégorique : c'est honteux, on devrait les interdire. Quant à moi je trouve suspect le nom de l'auteur : Valentin Hugo, puis le titre parachève mon indignation : Le Misérable. De telle caricatures doivent faire souffrir le maître, lui qui ne me conseille que de bonnes lectures. Derrière l'étalage, une affichette voudrait me persuader :

UN LIVRE
ET TU VIS PLUS FORT.

Mais ils n'ont pas indiqué le genre de livre ; ce flou ressemble fort à ces débits de boisson sales et sans manières où des malheureux entrent et font confiance à l'écriteau :

QU'IMPORTE LE FLACON
L'IVRESSE EST ASSUREE

La patronne saisit ma feuille, la parcourt d'un coup d'œil et la refile à une vendeuse. Il paraît qu'elle ne se dérange jamais elle-même. J'attends sous son regard hautain. La vendeuse bientôt me tend les livres dans un sac publicitaire.

Ce soir maman me laisse seul, elle va au spectable, une pièce lyrique, il me semble.

Après le repas, sur mon lit je vide le sac et je consulte chaque volume, je le soupèse, je me l'approprie quoi ! Pas peu fier de la confiance du maître ; il sait par maman que j'aime beaucoup lire ; elle lui a même parlé de ma petite bibliothèque de classiques au-dessus de mon lit.

Tout à coup comme une tâche... il est là, je le reconnais, c'est le livre aperçu sur l'étalage ; l'illustration, noire et rouge, je ne vois plus qu'elle sur le couvre-lit aux teintes douces. J'hésite... Je n'avais pas examiné l'image : en premier plan, en noir, l'épaule et la main d'un homme, il tient un verre ; au fond dans une lumière violente, une femme enlève sa robe laissant apparaître un porte-jarretelle et des bas noirs. « Un livre et tu vis plus fort... » Je me laisse tenter : Un employé, manquant d'argent pour payer les traites de son pavillon, emprunte le nécessaire dans le coffre-fort de son patron, marchand de sous-vêtements féminins ; ce dernier ayant très vite découvert le coupable, le voleur et sa femme invitent leur victime à un repas, le soir, chez eux ; ils espèrent le rendre compréhensif, connaissant son faible pour les femmes... Ça marche, on est un peu gêné pendant le repas, mais la soirée s'achève, le mari sort dans le jardin prendre le frais, peut-être a-t-il quelques remords... Le coup de feu qu'il entend... sa précipitation à regarder la maison... indiquent que le plan ne s'est pas déroulé comme prévu ; dans la chambre, il trouve son patron étendu par terre et son épouse, tremblante, explique : quand il a essayé de... Je n'ai pas pu ; Lui, il devine la suite : elle résiste, rien de tel pour exciter encore davantage le marchand de dessous féminins, il la jette sur le lit, elle parvient à prendre le révolver dans le tiroir... Il regarde la table de nuit, le verre de cognac, il ne l'a pas fini.

Je n'en suis qu'au deuxième chapitre, la porte de ma chambre s'ouvre, que lis-tu donc ? me demande maman. Je la regarde comme un fantôme, j'hésite, je finis par dire : rien, maman, c'est un livre. Ma gêne lui paraît suspecte, elle s'approche, s'empare du livre puis s'indigne : où as-tu trouvé ça ? J'accuse la vendeuse, la libraire, je ne sais plus qui a fait le coup. N'était-il pas dans le sac des livres que m'a conseillés le maître ? Elle me réprouve d'un regard noir et je m'empourpre pendant qu'elle quitte la chambre en emportant le livre. Trois jours plus tard, je le retrouve sous son oreiller.

Les vacances sont finies. Parfois le maître insiste : il y en a qui confondent encore poème et poésie. Le poème désigne une forme, une pièce de vers plus ou moins longue. La poésie, c'est le rythme, les harmonies particulières, les images, les grâces... d'ailleurs, bien des romans n'en sont pas dépourvus, n'est-ce pas, Burles !

OCTOBRE ROUGE

Le 17 octobre 1961, à huit heures du soir, des dizaines de milliers d'Algériens — hommes, femmes, enfants venant de Nanterre, Saint-Denis, Gennevilliers, Sannois, du XXe, de la Goutte-d'Or, etc. — descendent dans les rues de la capitale pour manifester pacifiquement contre la décision du gouvernement gaulliste d'instaurer un « couvre-feu », sur Paris et sa région, pour l'ensemble des Algériens, après 20 heures.

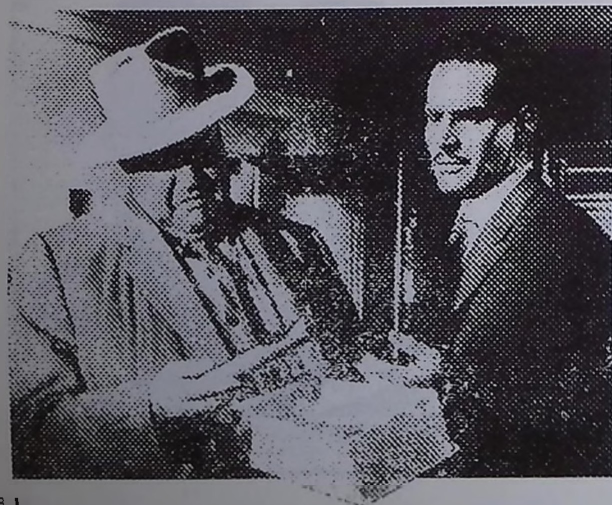
Episode d'une guerre coloniale qui aurait pu être des plus banals, mais qui finira dans un bain de sang...

« La consigne du FLN était très stricte : pas une arme, pas un bâton, pas un canif. Elle fut appliquée. Il n'y eut pas, ce soir-là, un seul blessé parmi les forces de l'ordre, toutes entières mobilisées. La répression fut par contre d'une violence inouïe. Boulevard de la Chapelle, on tira à la mitraillette sur la foule. Ailleurs, à l'Etoile, à Saint-Michel, des dizaines de manifestants furent matraqués ou crossés à mort par une police déchaînée, ivre de meurtre. Mais ce n'était encore rien. La nuit du 17 au 18 octobre puis les jours suivants, les « ratonnades », la chasse au faciès, prirent des proportions démentielles. Les huit mille personnes arrêtées au cours sommairement dans la rue, dans les commissariats ou Porte de Versailles. Plusieurs centaines après avoir été brutalement rossés furent jetés, vivants ou morts, dans la Seine d'où pendant de nombreux jours, on retira des cadavres. Quelques jours plus tard, à la tribune de l'Assemblée nationale, le ministre de l'Intérieur, R. Frey, assurait qu'il n'y avait eu que deux morts du côté algérien. Mais l'Inspection générale de la police porta bientôt le bilan à 140 morts, tandis que la fédération de France du FLN recensa 200 morts et, en outre, 400 disparus.

(Libération du 17 octobre 1980.)

A l'époque le silence et la honte se conjugueront rapidement pour étouffer tout scandale autour de la boucherie. L'événement n'existe pas ! Seuls quelques brèves qui s'égrainent dans la presse, relatant des découvertes « mystérieuses » de cadavres d'Algériens, quelques voix censurés, restent comme une vague (et ridicule) allusion.

de la manifestation furent, pour nombre d'entre elles, parquées plusieurs jours durant porte de Versailles et rejointes par des centaines d'autres, les jours suivants. 50 prisonniers furent massacrés de sang-froid dans la Cour de la Préfecture de police. Plusieurs dizaines abattus



Les huit morts français de Charonne donneront bientôt l'occasion à certains de retrouver une « bonne conscience » démocratique. Les centaines de victimes algériennes connaîtront elles rapidement l'oubli le plus total.

Ceci jusqu'à ce que le quotidien *Libération* rouvre le dossier à la date symbolique du 17 octobre 1980[1]. L'affaire fait scandale ; des recherches sont faites, on déterre des éléments, des témoignages se font jour... On découvre avec 19 ans de retard le massacre de sang-froid de centaines de civils algériens... On découvre qu'il est possible de massacrer impunément, à l'abri de tout jugement, y compris ici, « chez nous », dans un pays démocratique.

Didier Daeninckx, perpétuant la tradition de critique sociale du roman noir américain, dans Meurtres pour mémoire (Série Noire), se saisit de l'événement et, grâce à une reconstitution minutieuse, le mêlant au passé douloureux de la seconde guerre mondiale et au présent, nous livre à la fois une intrigue policière et un regard critique et lucide sur ce monde.

Le roman noir, sans rien perdre de sa vigueur et de son attait, se fait ainsi prétexte à une enquête historique, à un travail de la mémoire, à une véritable reconstitution. Le lecteur découvre et vit avec les personnages le développement des événements, leurs connexions.

Et si ce n'est qu'aujourd'hui que paraît une étude plus « universitaire » sur le sujet[2], on peut penser que *Meurtres pour mémoire* a largement contribué à populariser l'affaire du 17 octobre, à en faire (enfin) un élément de la mémoire sociale, de notre mémoire.

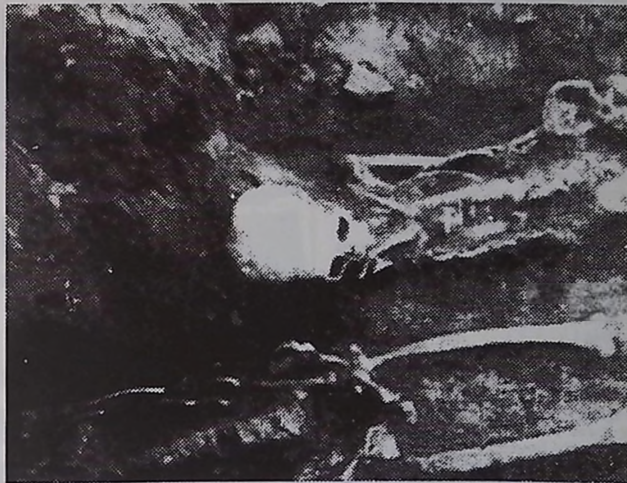
C'est de cela que nous avions envie de discuter avec Didier Daeninckx...

H.D. et J.P.

1. Il est à noter que depuis la presse tient à « commémorer » chaque année la date macabre du 17 octobre... un peu tardivement.
2. Cette étude réussit l'exploit de ne mensionner ni l'enquête de Libération, ni le livre de D. Deaninckx, qui l'ont précédées (« Les ratonnades d'Octobre » de Michel Levine, Ramsay, 1985).

POUR MÉMOIRE

Avec « Meurtres pour mémoire », Daeninckx nous livre plus qu'un polar, il renoue avec une tradition littéraire de critique sociale où convergent la mémoire et le présent, le romanesque et le vécu... Suffisamment pour alimenter notre curiosité et notre intérêt.



Ce n'est pas ma mémoire, mais une mémoire que je me suis réappropriée en faisant des recherches sur la guerre d'Algérie et sur Charonne. Pour des raisons de biographie — j'ai eu une voisine tuée à Charonne — c'est un événement qui m'avait assez choqué. En plus il y avait mes parents qui se barraient le soir de manière mystérieuse durant cette période. Il y avait toute une agitation autour de moi.

En faisant mes recherches pour un bouquin qui devrait traiter de cela, je suis tombé sur l'importance du 17 octobre. Ça a été une découverte, bien que j'en aie eu des espèces de fragments dans la tête. Du 17 octobre je me souviens de scènes assez dures à Aubervilliers. Il y avait des mecs qui se faisaient fouiller, des armes, des coups de feu, enfin une ambiance de guerre civile. En faisant la recherche je suis tombé sur le 17 octobre et je me suis aperçu que c'était un événement complètement gommé.

Pour Charonne, j'étais à l'enterrement des victimes, il y avait un million de personnes. Une ambiance dramatique, tous les gens habillés en noir, une espèce de grande messe populaire... Et on s'aperçoit qu'il y a eu 9 morts, c'est considérable, mais le 17 octobre il y en a eu entre 200 et 400 (c'est-à-dire un massacre absolument énorme) et qu'il n'y a pas de commune mesure avec Charonne.

Je me suis posé cette question : comment ce fait-il que cette date essentielle dans l'histoire contemporaine ait été complètement occultée, cachée. Bon la droite c'est un peu logique, puisqu'elle est responsable du massacre, d'une manière complètement contradictoire. Il ne s'agit pas d'une responsabilité générale de toute la droite ; il y a des gens qui ont organisé le 17 octobre, il y en a d'autres qui l'ont, d'une certaine manière subi. Mais la gauche, elle, n'a pas été à la mesure de l'événement. Elle s'est faite discrète après le 17 octobre. Disons que Charonne a été pour elle une façon de casser sa mauvaise conscience, de revendiquer une lutte contre la répression gaulliste. Mais ç'a été vraiment une gauche prise à contrepied au moment du 17 octobre.

Il y a eu quand même de nombreuses réactions. Disons que ça n'a pas été un événement ignoré à cette époque là, mais il n'a pas été pris à sa mesure absolument dramatique. C'est un peu comme la rafle du Vel d'Hiv, on l'a récupérée 20 ans après au niveau de la mémoire et on lui a donné l'importance qu'elle avait, avec les flics français qui ont aidé la Gestapo, etc. Là, c'est pareil. Au moment du 17 octobre, il y a plein de journaux qui en parlent, mais ils minorent l'événement. Il y a de la censure, puisqu'on est en « état de guerre », donc les journaux donnent le chiffre de la préfecture (3 morts). Après il y aura des espèces de fuites : certains diront soixante, d'autres quatre-vingts.

Il y a des gens comme Claude Bourdet au conseil municipal de Paris, qui font des déclarations absolument folles sur les témoins qu'ils ont retrouvés, sur des gens massacrés dans les commissariats, qui ont été enterrés... des déclarations horribles ! Il y a des gens comme Jean Cau,

bizarrement, comme Françoise Giroud, qui dans *l'Express* ou *l'Observateur* de l'époque, font des articles très courageux. Et puis il y a des journaux comme *les Temps Modernes* de Sartre qui sont interdits ; il y a trente pages sur le 17 octobre qui sont blanches. *Les Temps Modernes* paraissent avec un encart blanc. *L'Humanité* aussi paraît avec des blancs sur tout un tas de pages, des choses censurés. Donc il y a quand même des réactions.

Le 18 ou le 19 il y a une protestation de femmes algériennes, arrêtées par centaines et mises dans les hôpitaux parcequ'on n'a plus de place pour les parquer. Elles sont avec leurs gosses. Il y a des grèves du personnel à l'appel des syndicats. Le personnel des hôpitaux fait grève et relâche les femmes...

La réaction se passe à la base du peuple français. Il y a quand même une très forte indifférence... Les organisations en tant que telles sont complètement dépassées. Il n'y aura pas de communiqué. Le communiqué qui viendra protester contre le 17 octobre ne viendra que le 30 octobre. La CGT, la CFTC, l'UNEF, tout un tas de partis et d'organisations, y disent une chose éclairante : si cela se reproduit, notre réaction sera immédiate... Ils le disent 15 jours après !

Ils mettent quinze jours à le dire, ça se reproduit à Charonne, et là la réaction a lieu.

Dans « Meurtre pour mémoire » il y a une chose importante : au début du bouquin un algérien imprime une affiche, celle du film de Rivette, « Paris nous appartient » (dont Jean Vautrin était l'assistant) et qui est sorti en octobre 61. Il prend l'affiche et l'emmène chez lui, enfin à la manifestation. A la fin du bouquin c'est d'autres personnages, l'inspecteur et la fille, qui vont au métro Bonne-Nouvelle. Et la station est en train d'être complètement ravalée. On a tout arraché, et ils se retrouvent dans un décor des années 60, à l'époque de la rafle des Algériens, avec toutes les publicités. Et puis à un certain endroit il y a une affiche de 1940 qui a été exhumée par les ouvriers qui sont en train de tout enlever. Cette affiche, aux trois-quarts enlevée, on ne comprend plus exactement ce qu'il y a dessus, signée du chef militaire allemand de Paris, mais on arrive quand même à deviner des lettres qui manquent, on arrive quand même à restituer le texte, on arrive à restituer l'histoire. Ça signifie tout simplement que les choses sont encore là, qu'elles sont perceptibles par bribes, et qu'on a encore les moyens de recoller les morceaux qui manquent...

(Propos recueillis par
Hervé Delouche
et Patrick Meunier.)

LE BAR DE MES PARENTS

Plouha, le 17.10.80.
à Jean-Louis Péninou

Cher camarade

... En 1961, j'avais 17 ans, j'habitais Courbevoie où ma mère tenait un café dans un quartier ouvrier. Le 17 octobre, tard dans la nuit, je revenais d'un centre culturel breton situé rue St-Placide où j'étudiais ma langue maternelle.

Je traversais en courant le pont de Neuilly afin de ne pas rater le dernier « 175 » qui me déposait près de chez moi. Une 4CV « pie » de la police parisienne a ralenti et s'est arrêtée à ma hauteur.

Je me suis également arrêté de courir, pensant qu'il s'agissait d'un contrôle d'identité. Les 4 flics m'ont observé avec insistance, et puis ont démarré en flèche. J'ai compris par la suite que j'aurais pu finir dans la Seine...

Le lendemain, après avoir lu les journaux, j'ai remonté l'avenue qui va du Pont de Neuilly à la Défense.

Des centaines, des milliers de paires de chaussures parsemaient la chaussée. C'était irréel. Hallucinant.

Les commentaires des gens qui étaient là : *« Evidemment, chez eux, ils courent plus vite sans chaussures... »*



Après le lycée, je remplaçais ma mère au bar. Tard le soir, j'avais 4 ou 5 clients un peu particuliers, des flics qui travaillaient *au noir* chez un tôlier voisin.

Comme tout bon Français ne pouvait qu'être de leur bord, ils me racontaient leurs exploits. C'est ainsi que j'ai appris ceci : lorsque les Algériens sont descendus de Nanterre pour traverser la Seine, des rangs de flics les attendaient au Pont de Neuilly et ont ouvert le feu à la mitraillette.

D'autres étaient montés dans des appartements situés sur le bord de l'avenue (pas par effraction je suppose...) et s'entraînaient au pistolet sur les hommes, les femmes et surtout les enfants *(c'est une cible plus petite et c'est plus méritoire de la toucher).*

Ce soir-là, des dizaines de cadavres, de blessés, de mourants mais aussi de vivants sont passés par-dessus le pont. On en retrouvait au barrage de Puteaux.

Ils m'ont dit aussi que sous la mairie ou le commissariat du XVIe (je ne me souviens plus lequel) il y avait une salle de tri qu'ils appelaient *La salle de torture*. Les prisonniers y descendaient entre 2 rangées de flics qui les battaient à mort.

L'un des mes *« clients »* a participé à ces bastonnades. Sa meilleure plaisanterie, lorsque du premier étage on lui demandait de monter untel, c'était de répondre : *« Quel morceau, chef ? »*

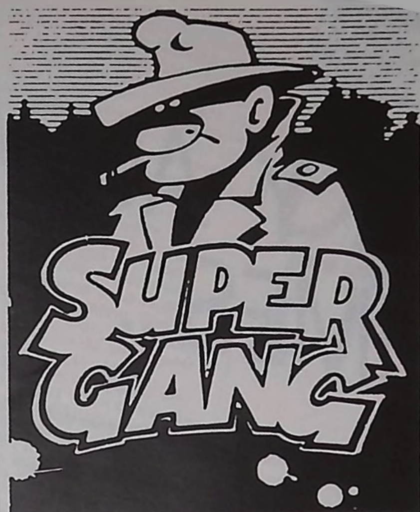
Le visage de ce flic est resté gravé dans ma mémoire. Je ne me souviens plus de son nom. Je ne me souviens que de son surnom. Tout le monde l'appelait *« la beurrée »* parce qu'il était souvent plein.

C'était sans doute un bon père de famille qui bossait « au noir » pour nourrir sa famille, se payer sa botte de poireaux et sa baguette de pain...

Amitiés

Yvon G.

(Libération 2 novembre 1980.)



UN JEU TROP DANGEREUX POUR VOUS.



en vente dans tous les magasins mal fâmés.
Pas d'utilisation prolongée
sans l'avis de votre avocat.

TANT QU'IL Y AURA DES HOMMES...

J'avais quatre ou cinq ans quand j'ai découvert Tarzan. Tout de suite j'ai songé que ne pourrais jamais aimer qu'un homme glabre et musclé et qui porte le caleçon panthère en toutes circonstances.



Puis j'ai vu mon premier film au cinéma. Il s'agissait de « Géronimo ». Un grand chef, Géronimo... Quand il sortait avec sa squaw, il était à cheval, et la traînait derrière lui tenue en laisse. La veinarde mangeait la poussière et déchirait tous ses vêtements. Là, j'ai tout de suite senti que ce type d'homme et de traitement feraient de moi une femme heureuse. C'était sans compter sur l'irruption subite dans ma vie de Rusty et du lieutement Rip Masters. Ils venaient de remettre cruellement en question un idéal que je croyais indéracinable. Il va sans dire que j'ai longtemps hésité à faire un choix entre le beau lieutenant Masters et Rusty dont l'âge était nettement plus en rapport avec le mien. On a beau dire, ça compte la différence d'âge. Je me trouvais donc face à un dilemme quasiment insoluble mais dont je finis par me tirer grâce à une forte maturité précoce qui fit jaillir l'évidence. Rusty et Rip n'étaient que des héros de feuilleton, et je ne les rencontrerais jamais.

Mais une chose demeurais possible : rencontrer un jeune homme qui porterait l'uniforme nordiste, ou en tout cas, n'importe quel pantalon à bandes latérales. Pour la casquette à visière, on pourrait toujours s'arranger. Monter à cheval ne devenait obligatoire à mes yeux que dans le cas où, comme dans beaucoup de romans-photo, un bel Italien exercerait précisément ce difficile mais beau métier qui consiste à chevaucher inlassablement un bel étalon noir sur une plage infinie au soleil couchant. Torse et pieds nus, of course. Il s'agissait là de ma version épurée du prince de Contes des Mille et une Nuits qui, par trop féminine à mon goût, avait elle-même remplacé celle du cowboy, trop bouseux à mon avis. Arrivée à l'âge de femme, j'ai opté pour des représentants des genres en vigueur à l'époque. Hippy, musiciens, artistes maudits, drogués, cinéaste, journaliste, fils de famille... vous l'avez compris, je donnais dans le genre looser. Il n'y a pas si longtemps encore, j'étais réduite devant une impasse infernale : devrais-je me rabattre sur un super gangster ou un super flic ? Ces individus réussiraient-ils à m'enfermer dans cette prison dorée appelée bonheur ? Un jour que je me faisais une projection privée de ces multiples fantasmes, je m'aperçus que cent fois j'avais rencontré mon homme idéal. Un homme qui possédait certainement toutes les qualités de ses prédécesseurs dans mon cœur mais qui, lui seul, avait les défauts les plus attachants de la terre. C'était lui mon âme sœur. Rien ne s'opposerait jamais à notre mariage, puisque c'est le type même de l'homme qui ne se marie pas. Un détective, voilà celui qu'il me faut. Quelqu'un qui ne signe jamais de son vrai nom quand il descend à l'hôtel, vous ne pensez tout de même pas qu'il va signer

un pacte aussi machiavélique que le mariage ! On peut donc l'aimer, le séduire, se laisser séduire par lui, à l'infini. Pourtant, qu'est-ce que ça doit être bien de l'avoir à soi toute seule, bien calé entre le Yucca et la télévision, de l'admirer en imper et chapeau regarder une vidéo en sirotant un scotch tassé. Sans oublier ce geste auguste qui consiste à se débarrasser de son mégot de Chester en l'envoyant valdinguer sur la moquette, juste sous les double-rideaux. Comment le rencontrer ? L'ami de votre meilleur ami est mort (accident ou crime ?), et, comme pour le reste de l'entourage du défunt, il vous interroge à votre tour. Il voit bien que vous avez plus de sex-appeal que la concierge qui vous a précédée dans son calepin. Il est forcément ému par votre démarche et votre intérieur élégants, un rien vulgaires. Mais ne vous avisez pas d'être l'assassin, ni même complice, car alors, il vous enverra en prison pour vingt ans, sans remords. le détective est un artiste. Son art consiste à débusquer la vérité et elle seule lui fait déployer des ressources intellectuelles, physiques, émotionnelles, intuitives maximales. Vous, même si vous lui plaisez vraiment beaucoup, il va vous laisser tomber et partira vers de nouvelles enquêtes. Car un artiste ne peut vivre sans son art. Vous ne le verrez plus. Vous ne saurez souvent pas où le joindre un soir de cafard. Il n'est jamais chez lui, bien qu'il distribue ses cartes de visite à tour de bras.

Les seuls moments où il est dans son appartement, il vient à peine d'y arriver que le téléphone sonne et qu'on a besoin de lui pour éclaircir un mystère. Et le voilà reparti. Plus il vous sera insaisissable, plus vous l'aimerez. Ah, vous allez souffrir. Mais vous serez tellement heureuse de savoir qu'il existe, que son souvenir vous sera plus agréable que d'avoir encore à seulement le fantasmer. Ultime question pour les obstinées : peut-on, aujourd'hui, bien que les temps changent, connaître des détectives ? Il doit y en avoir un dans les hôtels, les grandes surfaces, les banques et autres terrains de danger dont ils assurent le plus souvent la protection. Si vous avez eu la chance d'en avoir rencontré un vrai, la prochaine fois qu'il vous verra (rien n'est impossible), il ne vous reconnaîtra peut-être pas au premier abord, mais il vous reconnaîtra. Et vous verrez que dans son cœur, vous n'aurez pas bougé d'un iota, tout comme lui dans le vôtre. Aimer un détective, c'est l'enfance de l'art.

Stella Molitor



HUMEUR NOIRE

DES HAUTS ET DES BAS

Talons aiguilles, strings, panties de dentelle, guêpières, mini-combinaisons, bas et porte-jarretelles, caracos — j'en passe, j'en oublie, je n'en peux plus... Touché !

Pas en plein cœur, pas vraiment. Un peu plus bas. Qu'importe ? Le résultat est le même : en cinquante ans de romans noirs, pas mal de types intéressants ont mordu le macadam, plus vite démolis par une œillade assassine de femme fatale que par des tueurs aux gueules patibulaires et aux calibres nerveux.

La tendance, cependant, se stabilisa, puis régressa à la fin des années soixante avec l'apparition de la femme efficace dont les attributs, collants et attaché-case, ne suscitaient plus de concupiscence chez nos sympathiques caves.

Le roman noir s'en ressentit. Mais, de même qu'un maffieu ne se déplace pas en 2 CV ou en Renault 5, nos héroïnes ne pouvaient continuer longtemps à se vêtir d'horribles blue-jeans, de basketts et de sinistres collants.

Les auteurs nés dans l'immédiat après-guerre, à la recherche de récurrences propres à faire battre le cœur du lecteur, ont donc rétabli le tir. Qui d'autre qu'Yvette Roudy trouvera là matière à morosité ?

Commissaire Padovani

LE VERT ET LE NOIR

Désuets les grands bois, adieu les bandits de grands chemins, bijoutiers du clair de lune. Depuis le IIIe Empire, la forêt de Bondy a perdu toute espèce de réputation. Autoroutes pas valables, on retomberait sur l'asphalte et durement.

Avec un a

Pourtant dans la Noire, au temps du Grisbi et du rififi, un petit essai timide, le premier à ce qu'il semble. Un dénommé Georges Bayle (pas Beyle non, bien que celà fût sans doute son petit Waterloo puisque ce brave homme qui venait de la collection gallimarde blanche n'y publia — dans la noire et jaune — rien d'autre que ce *Raisin dans le Gas-oil*).

Pour mémoire n° 217 cartonné, vous pouvez encore le trouver chez les libraires dignes de ce nom. Il en existe, nous en avons rencontré, parole d'homme !

Donc Bayle (avec un a) nous plonge dans le rural. Les Causses, l'Aubrac, Saint-Flour, les chemins vicinaux, Alice l'institutrice, Flote le vannier. Chape le héros et son ami Ragondin ont bien quelque rapport au bitume puisqu'ils exercent la noble profession de transporteur mais pour l'ambiance hot, boîtes de nuit, champagne, whisky et petites'pépées, il y a du changement.

« Le long du mur opposé, accoudés à une table des paysans buvaient des verres de vin rouge. Au centre un poêle ronflait. Dans l'angle droit s'ouvrait la porte de la cuisine. »

Quant aux fruits de mer et gros plant frappé, il faut se contenter de ce que l'on a. Chape dîne d'une soupe brûlante, d'une tranche de jambon et d'une omelette.

Le dénouement sera la chute du truand au fond d'un gouffre, plus grandiose que l'assassinat dans une impasse.

« Ensuite le grondement funèbre de l'aver roula sous les voûtes dans le grand calme retrouvé. »

Un reproche cependant (nul n'est parfait) les « môvais » viennent de la ville, ils ont du reste des noms pas possibles : Schowob, Resplandit, Scopolotrini et les ruraux bien que correctement armés ne répondent qu'en état de légitime défense (France profonde oblige).

> L'asphalte, c'est noir, compact et bitumeux : revêtements de trottoirs et de chaussées, définition oblige.
> Le rural, c'est verdure et bosquets,
> alors le polardier ancre sur la ville : néon et filles ; c'est plus facile
> et péripathétique que le chant des oiseaux.

Tout çà c'est la ville

Plus tard Jean Amila fera différent avec *Jusqu'à plus soif* (S.N. n° 713) en nous faisant découvrir la Normandie des vaches, des prés et des haies vives mais aussi de la gnôle. Marie-Anne, encore une institutrice mais privée, sera confrontée à sa dure réalité. *« Rouen c'est pas ici, tout ça c'est la ville »* comme lui dit une fermière. Sévère école où Mademoiselle Dhozier, la directrice, lui apprendra à respecter les familles. *« C'est les parents qui donnent aux enfants alors si vous confisquez les bouteilles vous en prenez la responsabilité »* et bien entendu le calva ça tient du sacré.

Après une course aux gendarmes et aux voleurs tout finira bien sauf pour Monsieur le Curé qui mourra dans son lit à un âge très décent.

ADG (Alain Camille pour les intimes) avec *La Nuit des grands chiens malades* et *Berry Story* (1482 et 1586), c'est vraiment plus hard. A Saint-Vincent-du-Saux, village paumé entre Châteauroux et Bourges, les pecs, berrichons pur choix, sont tout à fait dessalés même s'ils restent proches de la nature et écoutent *« Le vent qui buffe et flube entre les bouillées malingres de marsaules »*. Ils n'ignorent rien de la fausse mornifle du typo et de l'offset pour la reproduction, et quant aux cadavres, cela ne les effraie pas trop : ils en font des rillettes mais seulement pour l'exportation, bien entendu.

Tout aussi sanglant le *Méchoui Massacre* (n° 2 dans la super noire) de J.-P. Bastid, sous les dalles de lause entre Saint-Flour et Murat. A noter que c'est la seule fois où l'auteur n'a pas collaboré et l'on voit bien par là que la collaboration est haïssable, car c'est drôlement bien foutu son histoire. On verra la défaite de Mistigri, patriarche auvergnat. Bafoué par ses femmes il sera mis à la porte de son domaine pendant que les donzelles s'esbaudiront avec des bougnoules. Touchez pas à nos potes. Malheureusement entre une histoire d'avion et de documents secrets on finira par toucher à leurs copains, on n'en laissera pas un de vivant. C'était trop beau.
L'Auvergne aux Auvergnats.

Comme le cours du dollar

Pour terminer, il faut dire qu'en même temps ou presque que *Le Raisin dans le gas-oil* un certain Charles Williams sortait *Diamond Bikini (Fantasia chez les ploucs)* une valeur sûre, comme le cours du dollar ça va, ça vient mais ça tient. Si vous tenez à faire plus ample connaissance avec l'oncle Sagamore, vous pouvez même l'acheter en Folio Junior avec des dessins de Tardi ; comme le temps passe.

Alain Bastier



FICTION

LES FURETS

Alain Bastier

Tire-cul, gratte merde, pousse bouse, de l'air, de l'air tu sens le renard !

Le blaireau !

Le putois !

C'était parti, la ville encerclait la campagne. Emile Boudinant se rencoigna.

C'était le rite, la seule thérapeutisque anti-stress des pensionnaires de cet étroit local où les bruits de l'extérieur n'arrivaient que feutrés et amortis.

L'Emile s'y était fait, ce genre de brimades ne tirait pas à conséquence. Dire que cela le faisait rire, c'était vraiment beaucoup dire ; enfin, il supportait. Ils n'étaient pas méchants avec lui, ces jeunes. Le chef, surtout, celui qui avait dit on m'appelle Rocky. Il n'aurait peut-être pas dû répondre, moi c'est Tire-loups. C'est là qu'avait commencé la rigolade. Il n'avait pas tellement compris pourquoi. C'était un vieux surnom de famille. On l'appelait comme cela partout. Lorsqu'il avait ajouté : j'ai un coup de fusil mortel, ils avaient failli s'asphyxier les collègues. Pourtant, il ne mentait pas, c'était même pour cette unique raison qu'il se trouvait là.

Enfin, c'était plus compliqué, c'est toujours plus compliqué, les histoires. Les autres lui faisaient raconter lorsqu'ils s'ennuyaient. Ils étaient un peu moqueurs, ils le croyaient plus simple qu'il n'était, il la sentait bien la moquerie. C'était eux qui n'étaient pas assez âgés pour tout comprendre. Il s'en méfiait tout de même un peu. Les jeunes, il ne leur voulait pas de mal, mais, il avait payé pour le savoir, ils ne raisonnaient pas comme lui.

Avec Couleaud, ça s'était toujours bien passé. C'était un vieux, Couleaud, un brave vieux, pas trop zélé. Puis, ce petit con était arrivé. Il avait promis, juré devant témoins : Tire-loups, je l'aurai !

Braconnage de nuit dans la réserve fédérale.

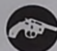
Oui, il tirait les faisans à la lumière des phares de sa voiture. Il y avait des tas de petits sentiers que cette brave vieille Ami suivait sans peine. Il la regrettait malgré son compteur bloqué depuis longtemps. Il en était à six faisans pour deux coups de fusil lorsque le garde l'avait pris sour le fait, totalement sur le fait.

Au tribunal, il n'avait pas nié, il s'était embrouillé un peu dans ses explications.

Ce petit jeune lui en voulait. Il habitait en face de chez lui et sur son terrain, encore. Enfin, le terrain qu'il avait vendu. Il y avait même fait bâtir une belle maison avec chaudière à mazout et le reste. C'était bien le comble et puis cela ne l'arrangeait pas d'avoir un garde-chasse comme voisin le plus proche. Il le lui avait dit au juge, malgré les signes de son avocat. C'est pas franc, un garde en face de chez soi, presque chez soi, ça ne devrait pas exister.

Pourquoi six faisans ?
La plupart était des faisanes, avait corrigé le garde. Il avait de drôles de questions, le juge. Six, parce que l'autre assermenté était arrivé, il espérait bien en faire un peu plus, tant qu'à prendre des risques, la nichée il la connaissait de longue date.
Ce ne pouvait être pour votre consommation personnelle ?
Non, il ne consommerait pas tout cela, six faisans à deux il était bizarre ce juge.
C'était pour vendre ?
Oui, non, il ne vendait pas, enfin cela dépendait des occasions, il échangeait aussi.
Qu'est-ce qu'il croyait ? C'est devenu cher le permis. C'est un sport de riches, la chasse, d'autant que la carte de société, l'assurance, étaient obligatoires et il ne parlait pas des cartouches. Même en les faisant soi-même.
Vous avez été condamné plusieurs fois...
Oui, à des amendes ; c'est même pour les payer qu'il avait vendu la plupart de ses terres.
Il était devenu terrible le juge. Il l'avait traité de récidiviste impénitent, de vieil assassin, à l'époque où le gibier se raréfie, où des espèces sont en voie de disparition, il existait d'horribles viandards comme lui, de là venait tout le mal.
Il comprenait tout de travers le juge.
Puis vous avez menacé le garde fédéral, le sieur Petit-Jean.
Oui, Monsieur le juge, le prévenu m'a dit : tu sais j'ai un coup de fusil mortel, il a bien insisté mortel.
Toc, emballé pesé six mois ferme, pas de sursis à cause des autres condamnations.
L'avocat avait dit que c'était un pauvre vieux.
Maître, il a l'âge de travailler, à cinquante-six ans, ne me faites pas pleurer !
Il l'emmerdait ce juge à la fin. Le travail, ce n'était pas de son ressort. Bien sûr qu'il travaillait et pas qu'un peu. Il était maçon, bon compagnon même. Mais chez les Tire-loups, on ne travaillait pas toute l'année. C'était ainsi. La pierre, le plâtre, le ciment, de temps en temps seulement et jamais pendant la chasse.
Dans la trappe, Tire-loups, le piège s'est refermé. Fusil confisqué, voiture en fourrière, toi à la Mauvandière.

La Marcelle allait en dire de drôles et de sévères, on la verrait chougner chez parentèle et connaissances ; pourvu qu'elle nourrisse les bêtes, les reproches, depuis le temps, il y était habitué. Dire que ses fermiers de parents n'avaient même pas pu payer sa chambre de mariée, sans parler du repas de noces et que maintenant elle l'ennuyait constamment avec des histoires de sous, princesse qui ne pouvait plus supporter la télé en noir et blanc. En plus, pour les ébats nocturnes, ça lui avait passé vite fait. Pourtant, que n'avait-il pas entendu Tire-loups, tu auras du boulot car des loups, elle en a vu ta femme et pas qu'un. Au demeurant, il s'en était toujours foutu.
Il lui avait écrit une lettre avec des instructions question nourriture des animaux. Il n'avait pas reçu de réponse ; quant aux visites, il n'en attendait pas. Il n'osait lui réclamer l'argent. Heureusement, les autres, ils avaient les visites et les sous. Leur nanas, comme ils disaient, elles les gâtaient et pas qu'un peu. Ils lui filaient du tabac, tiens t'aime le bleu, toi et puis, ils cantinaient, c'était mieux que l'ordinaire. Un coup de bon vin, du pâté, il crachait pas dessus. Lui, il n'avait rien à offrir en échange, alors qu'on le moque un peu... Il y a pire...



Non, ce n'est pas la foule drapeau rouge et noir en tête qui l'avait tiré de prison, comme l'ancien cousin, dont on se repassait l'histoire dans la famille, arrêté avec d'autres lors des grèves des ouvriers porcelainiers ; les camarades les avaient libérés en brisant les portes de la prison. Lui, c'était la bonne tenue qui l'avait fait sortir plus tôt. Les surveillants l'aimaient bien, un brave homme. Ils trouvaient même que pour six faisans, six mois de prison, on se fichait du monde, alors que toute cette petite racaille, graine d'assassins, voleurs de vieilles, s'en tirait au même tarif ou presque.
Il serait exagéré de dire que la tendresse présida aux retrouvailles.
Tu n'as pas honte vieux cochon, tout le monde se moque de nous. Si sa femme voulait parler du garde, il s'en doutait et puis les moqueries, suffit.
Il se dirigea vers les chiens, trois niches au fond du jardinet : vides.
— Où ils sont ?
Là, il ne riait plus !
— Tu ne me demandes même pas comment je me suis débrouillée toute seule ?
— Où ils sont ?
— Il n'y a que tes chiens qui t'intéressent ?
Oui, il n'y avait que cela, Finette, le griffon vendéen, un courant pas ordinaire qui faisait équipe avec Trompette, un beagle, deux bonnes chiennes que les autres lui enviaient, pas leurs semblables pour le lièvre et le reste. Et puis Pyrame, le braque d'Auvergne authentique, un chien d'arrêt dressé à la perfection.
— Tu les as vendus ?
Il avait l'air vraiment mauvais !
Elle expliqua la Marcelle, rapide, elle voyait que les coups risquaient de pleuvoir.
— Ce n'est pas de ma faute. Je n'arrivais pas à les tenir tes sales chiens, ils gueulaient, hurlaient toute la sainte journée et la nuit pire encore, j'étais obligée de les détacher, c'était impossible la vie qu'ils me faisaient. Alors, ils allaient chasser.
— Et puis ?
— Ben, Petit-Jean, il les a attrapés, il est venu me voir, il m'a dit que c'était interdit de laisser divaguer les chiens, que s'il voulait, il nous ferait encore des histoires, faudrait payer. Alors, il a été bien gentil, il n'a pas dressé procès-verbal, mais il a gardé les chiens.
Tire-loups fila chez le garde. Il n'y avait que sa femme qui donnait le biberon à deux petits enfants. C'est vrai, elle était grosse lorsqu'il avait été coffré. Elle ne savait pas où était son mari ni quand il rentrerait. Les chiens n'étaient pas là, sinon ils se seraient mis à aboyer depuis longtemps, ils avaient du nez ses chiens et de la mémoire...
Tire-loups passa la journée à guetter la fourgonnette du garde. Lorsque vers les huit heures celui-ci en descendit, il lui bondit dessus.
— Où sont mes chien ?

— Qu'est-ce que vous voulez ?
— Où sont mes chiens, bordel, tu ne comprends pas ?

Petit-Jean comprenait et même trop. Tire-loups n'avait plus son visage habituel, il ne pouvait pas définir, mais c'était visible, puis il ne s'était jamais aperçu qu'il était redoutablement costaud le voisin braconnier. Maigre, sec et long.
— Vos chiens, votre femme me les a vendus !
— Quoi ?
— Oui, vendus, elle voulait s'en débarrasser, alors je lui ai rendu service.
— Ordure, où ils sont maintenant, ils ne sont pas chez toi.
— Je les ai revendus à des gens qui étaient intéressés.

Tire-loups eut un mouvement. Petit-Jean essaya de s'enfuir, il se trouva pris par le bras. Qu'est-ce qui lui prenait à cet hurluberlu qui s'était laissé arrêter sans problème. Il aurait bien sorti son pistolet Petit-Jean, mais ce n'était pas le moment. L'autre lui briserait les reins avant qu'il n'ait le temps.
— Combien les as-tu payés ?

Merde, fallait pas qu'il dise des bêtises.
— Cent mille, les trois !
— Comment t'as payé ?
— Avec des sous, en liquide, elle ne voulait que du liquide votre femme, elle avait peur de vous, fallait pas que vous sachiez...

Tire-loups lacha tout et l'envoya valser en direction de la porte.

Fallait réfléchir. La Marcelle détestait les chiens, un ; deux, elle n'était pas assez conne pour les laisser à n'importe quel prix. Elle connaissait les tarifs, le braque avec papiers, mais non dressé — 80 000, ils s'étaient assez disputé à ce sujet ; trois, elle savait quand même qu'il reviendrait, alors.

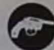
Quelque chose clochait.
— Tu as vendu les chiens ?
— Vieux fou, à qui ?
— Au garde ?
— C'est ce qu'il t'a dit !
— Oui, cent mille, il t'aurait donné...
— Oh le salaud, il les a pris les chiens, ils étaient dans sa voiture lorsqu'il est venu me parler. Il voulait pas me donner de l'argent, mais en prendre.

Tire-loups essayait de penser à coups de vin rouge. Fallait qu'il se calme. Il se roula une cigarette, elle était plutôt tordue et chiait le tabac par les deux bouts.
— Tu me le jures ?
— Sur la Sainte Vierge, Milou, sur la Sainte Vierge.

Et merde la Sainte Vierge, ça avait bonne mine. S'il ne se calmait pas, il allait la dérouiller la Marcelle. Seulement, vendre à perte, c'était vraiment pas d'elle.
— Je te le jure, je n'ai pas vendu les chiens. Même que je les nourrissais comme il faut ; c'est comme tes puants, ils sont toujours bien vivants, œufs, lait et même viande, j'ai jamais manqué à leur donner. Je te connais, Milou.

Elle se faisait presque tendre, elle avait peur, pour de vrai.
— Laisse-moi !

S'il avait eu l'Hammerless, il se serait précipité chez le garde. Il acheva la bouteille.
— Bois pas tant, tiens je trempe la soupe, vaut mieux que tu manges. Milou, je n'ai pas vendu les chiens. Il m'a fait peur, il m'a parlé d'amende, encore, et qu'il faudrait qu'on vende tout, faut me croire.



Au petit matin, Tire-loups s'approcha du garde.

Celui-ci se méfiait, il sortit son arme.
— Ecartez-vous !
— Tu as une semaine pour me ramener les chiens, pas plus. Tu m'entends, ordure, une semaine pas plus.
— Encore des menaces, six mois ne vous ont pas suffi.
— Y a pas de menaces, tu as huit jours, pas plus. Après !

Pauvre imbécile, heureusement qu'il n'avait plus de fusil sur le coup, il aurait été dangereux. Maintenant Petit-Jean ne le craignait plus. Les chiens, il les avait bel et bien revendus et facile, faut dire qu'il était bien placé pour. Cela lui avait doublé son salaire. Pauvre cloche, il n'en avait plus besoin de ses chiens, il était interdit de chasse pendant cinq ans. Puis, c'étaient de trop beaux chiens pour lui.



— Tu savais qu'il avait pris mes chiens ?
— Oui, lorsque la Marcelle est venue aux commissions, elle m'a raconté. Elle n'a pas osé t'écrire. Elle se faisait du tourment, puis moi aussi. Heureusement, je savais qu'on avait confisqué ton fusil, j'avais peu quand même. Je me disais, Tire-loups, s'il apprend, lorsqu'il revient, il le tue. Tiens, je te paie chopine.
— Merci, je n'ai pas soif.
— Remarque, je ne sais pas s'il avait bien le droit.
— Le droit, tu parles, le droit.

Il rentra triste, très triste, il avait envie de pleurer. Du reste, les chiens, Tire-loups, il les pleurait, lorsqu'ils mouraient. C'était ses enfants. Oui, ses enfants. Il n'avait pas d'enfants, Tire-loups. Il avait ses chiens, maintenant il n'avait plus rien.

Six faisans, six mois de prison, trois chiens, ... cela faisait une drôle de sarabande dans sa pauvre tête. il réfléchit plusieurs nuits de suite... La cabane, il n'en voulait plus, fallait trouver quelque chose.

Ne plus rien donner à manger aux furets !

Les cinq furets aux poils soyeux, aux petits yeux cruels, tournaient dans leur cage et essayaient de mordre tout ce qui passait à leur portée. Depuis une semaine, ils ne bouffaient plus que léger, léger, aérien, juste de quoi ne pas crever ; leur grande distraction, du moins pour les mâles, ne consistait plus qu'à sauter la femelle albinos ; elle, on ne pouvait savoir ce qu'elle en pensait.
— Des furets, on n'en a jamais eu, tu saisis...
— C'est comme tu veux.
— C'est pas comme je veux, un furet, tu n'en as jamais vu et tu ne sais pas ce que c'est, ou presque.



Tire-loups avait trouvé du boulot, vers les monts d'Ambersac, trop loin de son quartier

pour y rentrer chaque soir. Il ne réapparaissait que le vendredi. Les autres jours, avec l'équipe à Lavillaureix, il couchait sur place. La plupart préférait.

Ce mercredi, ils venaient de couler sans problème, la dalle d'une nouvelle villa et pernodaient à l'auberge pour fêter l'événement, en attendant le repas.

L'aubergiste leur brandit un journal.

— Dites donc, il s'en passe de drôles par chez vous. Je ne me trompe point.

Il tendit la feuille :

« Crime odieux au hameau de la Goubertie. »

— C'est pas loin de chez vous ?

— C'est même chez lui, dit Boissejou.

— Oui, dit Tire-loups, c'est chez moi.

Boissejou reprit sa lecture à haute voix : « deux jumeaux de sept mois sauvagement assassinés ».

Tire-loups n'avait pas l'air très intéressé.

« D'après les policiers, ce serait la femme qui aurait tué ses propres enfants... »

— Elle était folle ?

— C'est ce qu'ils disent, elle aurait fait de la dépression, elle se supportait très mal toute seule, puis ils pensent que son garde-chasse de mari courait un peu ailleurs... La jalousie, quoi...

— Saigner ses enfants à coups de ciseaux à broder ou à coups d'aiguilles, vous m'excuserez, mais la jalousie, merde...

Lavillaureix venait de parler, la voix du maître.

— Sûr, dit Tire-loups, elle ne devait pas être bien normale.

Il pensait, Tire-loups : ce sont toujours les innocents qui trinquent. Elle n'y était pour rien ; puis allez savoir si ce fumier de Petit-Jean n'était pas ravi de tout cela. De toute façon, personne n'avait l'air de se souvenir qu'il avait pris la camionnette, il y a deux jours, pour aller chercher du sable, en bas, pas loin de la Goubertie.

Quant à la cage, il l'avait foutue dans le barrage, quatre-vingts mètres de profondeur.

Les flics c'est normal, c'était pas leur boulot, mais le garde, pauvre jeune con, il connaissait vraiment pas tout sur les mustélinés.

Et puis pourquoi, les furets, quand ils ont faim, ils n'égorgeraient toujours que des lapins ? Oui, pourquoi ?



Variation posthume

BLACK ART, WHITE PEPPER

« J'aime le jazz comme j'aime Verdi. De confiance. Je n'y connais rien. »
Raymond Queneau.

« J'adore me lever la nuit, quitter Suzy, qui est fraîche et belle, et aller traîner dans un vieux bar minable de l'îlot Chalon où je mets mon argent dans le juke-box pour écouter "Miss who ?" par ART PEPPER ou "Strange fruit" par Billie Holliday. Des mélodies tristes... »

ART L'IGNORAIT. Au fond, il devait être un musicien noir, ce squelettique saxophoniste alto à la peau laiteuse, ridée et érodée par le souffle putride de l'univers carcéral, délavée par les sunlights des caves de jazz de la West Coast... Une silhouette de vieille femme usée... Un spectre...

Arrêt sur image : j'avais résolu de ne plus rien oublier depuis ce 2 juillet 1981. Chronologie définitivement établie, indélébile. J'ai tout gardé et pourtant, rien ne sort.

« Et si on pourrait choisir sa mort ? »

— Moi, je mourrai de peur, un soir, en descendant les poubelles dans la cour de l'immeuble. Soudain, je ne pourrai plus bouger, parceque derrière les poubelles, y-aura l'ombre...

— C'est quoi l'ombre ?

— L'ombre... c'est l'ombre. Chaque fois que je vais aux poubelles, je la vois. Elle bouge ; quand je m'approche, elle s'agrandit. On dirait même qu'elle bat du pied comme pour marquer un tempo... »

ART NE LE SAVAIT PAS. Il était devenu mon ami, le jour même de notre rencontre. Rien ne tournait rond sur scène. Georges Cables, le pianiste, en traître, démarrait en trombe au milieu des solos du PEPPER, troublé. Impossible de se prélasser sur une balade avec de tels musiciens. Ces bêtes souvenirs restent tout ce que j'ai. Lester Young, Charlie Parker, Lee Konitz et Zoot Sims, bandes de trépassés ou de zombies, vous êtes les instigateurs du meilleur de l'œuvre de PEPPER, une œuvre en



équilibre sur une lame de rasoir, quelque part entre l'émotion et la forme...

« Je m'asseyais, je buvais, et m'imaginais être un saxophoniste inquiétant, produisant une musique meurtrière. Je pensais être le plus beau, le plus respecté de tout l'îlot. Etre si beau que quiconque me voyait, ne pouvait éviter de se dire : "Quel type !". C'était pour cela que j'aimais tant trôner dans ce bar ! »

ART SE LE CACHAIT. Depuis les années 50, le jazz est devenu un véritable mouroir : ceux que vous aimiez vous abandonnent. ART ne réalisait pas, lui, le revenant, survivant, mort en sursis parmi les musiciens, rescapé des prisons, des hôpitaux spécialisés, des Q.H.S... que les artistes devaient parfois réfléchir à la vie formidable qu'ils mènent.

Ils font ce qu'ils veulent faire, sont créatifs et sont payés pour (s'ils sont doués, bien payés !). Ils voyagent dans le monde entier. Cela marche pour eux quand ils ont du talent, qu'ils sont disponibles et qu'ils travaillent...

Paradoxalement, ART en arrivait toujours à un point où c'est tout cela qui le détruisait mais non pas tout ce qu'il avait enduré de sordide dans sa vie de « moins qu'un chien ». (Mitard, héroïne, suicide et autres descentes aux enfers.)

« Et si on pourrait choisir sa mort ? »

— Moi, je mourrai piqué par une aiguille d'électrophone. J'aurais mis Bessie Smith, avec la sono à plein tube.

« Oh, mais il va y avoir une rafle, dans la boîte, sûr !
Trente jours de tôle et le dos au mur (bis).
Dites donc, gardien, mettez une autre fille dans ma cellule.
J'm'en fous d'être en tôle, mais c'est pour si longtemps (bis).
Tiens, bonjour blues, comment ça va ? »

« Any Woman Blues »
Bessie Smith

Je me serais couché sur ma moumoute en peau de mouton, j'aurais fermé les yeux pour voir en grand toutes les notes qu'elle chante, et, au moment où le bras reviendrait, dans les derniers trémolos du sax, je me piquerais la veine avec l'aiguille et je dormirai cent ans... »

ART EN DOUTAIT. Son ami comprenait que les grands moments quand il jouait — qu'il arrivait à une sorte d'auto-hypnose, qu'il sortait pratiquement de son corps pour se regarder jouer, que tout ce qu'il jouait devenait un joyau, que rien n'allait de travers, que le groupe swinguait et qu'il pouvait faire tout ce qu'il voulait, même des choses qu'il ne pensait pouvoir jamais interpréter — ne se produisaient pas à chaque fois qu'on prend son instrument. C'est impossible.

Pourtant, dès les débuts de son

« Il faut plutôt chercher sans plus attendre du côté de ces jazzmen noirs américains accrochés à leur alléluias, ivres morts, très savamment drogués, vêtus de strict comme des notaires et dont l'élégance austère, bien loint d'étouffer la démence, la corrobore. »

Marc-Edouard Nabe

(« Au régal des vermines », Bernard Barrault, 1985.)

« Waa di dou di Woo da Woo pee... Armstrong leur injectait du feu dans le ventre. Sweet, Sweet, Sweet Babo, un feu d'enfer leur brûlant les tripes avant de remonter aux têtes qui se dévissaient comme des capuchons de stylo. »

Maurice Raphaël

(« Le festival », Editions du Scorpion, 1950.)



œuvre avec Stan Kenton et Shorty Rogers, puis avec ses propres groupes de la Côte Ouest, à partir des années 50, PEPPER révèle déjà une facilité technique et un style original. Il attire l'attention du public américain qui le confirmera dans les années 1968-1969, lorsqu'il jouera comme premier saxophoniste-alto avec Buddy Rich.

ART DOUTAIT QU'IL ETAIT ART PEPPER.

« Je pense être supérieur à tout ceux que je rencontre : n'importe qui et tout le monde, surtout dans ce bar.
J'aime regarder ces filles, m'asseoir à côté de laidrons dans des cinoches miteux du quartier de la Gare de Lyon, et m'amuser à leur tripoter la chatte. Aucun doute dans mon esprit : si je devenais fou un jour, je me prendrais certainement pour Jésus...
Silence. Il faut remettre une tune dans le juke-box. »

ART SAVAIT... que vivre sans amour, ce n'est pas vivre, que les médias modèlent les gens et leurs idées comme ils veulent, que Miles Davis était et reste un phénomène musical, que j'étais présent dans ce bar de l'îlot Chalon le 15 juin 1982, qu'il agonisait au Kaiser Permante Hospital de Panorama City (Californie) ce même jour, qu'il ne pourrait jamais choisir sa mort... et mourir, étouffé sous les seins d'une opulente chanteuse de « beuglant » qui gonflerait sa poitrine afin d'entonner : « Straight Life » d'un certain ART PEPPER.

Christian Robquin

Interprétation libre à partir du livre :
« Straight Life » de Laurie et ART PEPPER - Editions Parenthèses - et de l'album :
« ART PEPPER TODAY » (1978) - Galaxy GXY 5119 -

A (re)découvrir

MAURICE RAPHAËL, UN AUTEUR NOIR

IL Y A NOIR ET NOIR

On connaît Ange Bastiani pour une cinquantaine de livres, dont de très nombreux polars, publiés dans une multitude de collections, d'Eurédif à la Série Noire, qu'on trouvait principalement sur les présentoirs des halls de gare... Sur l'homme, né en 1918, décédé en 1977 dans la misère, plane un mystère difficile à percer. Il eût sans doute été difficile de tout savoir sur Bastiani, même en l'interviewant. Et puis il y a deux ans les éditions *Le Tout sur le tout* rééditèrent « La morte saison », publiée en 1954 sous le pseudonyme de Maurice Raphaël. C'est, avec « Ainsi soit-il » préfacé par Raymond Guérin, avec « Claquemur » salué chaleureusement par André Breton, avec « La croque au sel » qui est peut-être son chef-d'œuvre, l'un des premiers romans de celui qui allait devenir Ange Bastiani. On y trouve un style percutant qui renforce des visions à la fois oniriques et sordides, belles et sales comme la vie. Un grand roman noir et l'exemple d'un véritable écrivain que l'indifférence



a découragé et réduit à faire de l'« alimentaire ». C'est ce livre, et cet auteur, que nous présente ici l'un de ceux qui tentèrent en le rééditant de lui donner une deuxième chance...

H.D.

Dans le noir il y a divers arômes et divers degrés. *« Une Morte saison »*, c'est du noir serré. Que l'on pardonne ce jeu de mots facile, voire dérisoire, mais qui n'en est pas moins une assez bonne définition de l'ouvrage.

Serré dans le ton où l'argot ne submerge ni ne dément la rigueur d'une écriture volontairement et délibérément classique.

Serré dans l'intrigue où deux personnages s'acheminent vers un destin que l'on devine mauvais.

Serré dans le lieu, délimité strictement par un triangle dont les pointes seront : le cimetière qui cercle le faubourg comme une alliance au doigt, la chambre de l'hôtel Excelsior à l'extrême bout du couloir étroit et sombre qui ne possède pas de fenêtre et la fête foraine à l'heure de la grande parade des monstres.

Serré dans le temps. Du faire-part des journaux du matin, à l'aube où a eu lieu l'exécution de Charles Coquenlorge, l'assassin des écolières, au faire-part des journaux du soir où M. Victor Lepage découvrit sur la voie ferrée le corps horriblement déchiqueté d'une inconnue porteur d'un mouchoir marqué N. L'ensemble rythmé par une complainte à sept couplets où l'on croit entendre la rengaine obsédante de l'orgue de Barbarie, sans doute succédané du chœur antique.

Roman de l'amour fou ? Roman d'épouvante où l'imagination hante des régions infernales, on pourrait évoquer le nom d'Edgar Poe, de toute façon, Maurice Raphaël a signé un grand texte.

Qui est donc ce Raphaël au nom d'archange ou du peintre de délicates madones ?

Rien d'autre qu'un certain Ange Bastiani, auteur prolixe de multiples collections policières où il connut gloire et succès. Citons par exemple *Le Pain des Jules* ou *Arrête ton char Ben Hur !* pour ne mentionner que les titres les plus connus. Ce fut aussi le lauréat du prix de l'humour noir en 1968 pour un bréviaire du crime et le compilateur de guides des bals ou bars secrets ainsi que des mauvais lieux de Paris à la Côte d'azur.

A lire « *Une Morte saison* » on ne peut qu'être certain qu'il est avant tout un écrivain classique dévié (pourquoi ne pas dire dévoyé ?). Au reste dans ses innombrables ouvrages fertiles en rebondissements, où, chantages, vols et meurtres se succèdent, Bastiani se souvient de Raphaël et de ci de là lui emprunte, une petite visite au cimetière, une incursion dans une fête foraine, un vol de mannequin qu'un veuf fétichiste recouvre des bijoux de sa femme tant aimée.

Mais qui était vraiment Bastiani, de son nom véritable Victor Marie Lepage, né à Toulon, mort à Paris XIIIe, et fils d'un officier de marine ? La seule chose dont on soit assuré, c'est qu'il n'a jamais été contremaître à l'usine à gaz. Quant à son itinéraire et ses confins, il s'avère difficile de les cerner. Il aimait les miroirs mais aussi les masques qu'il utilisait à sa convenance.

Beaucoup de choses ont été dites, murmurées plutôt, vraies ou fausses, prison, collaboration... C'est une autre histoire, un véritable auteur noir ne sort qu'à pas de loup pour ne pas réveiller les monstres et ferme les portes derrière lui.

Alain Bastier

FICTION **Extrait**

UNE MORTE SAISON



Le ciel est traversé de longs nuages d'un blanc de céruse, effilés comme des dagues. Il fait froid et je me drape dans les plis de mon macfarlane. Au-dessus des cimetières stagnent toujours des ciels immenses, à n'en plus finir.

J'ai le ventre soudain labouré d'angoisse, une angoisse qui n'est point celle de la mort mais de la vie. Je voudrais cracher ma gorge, mon tréfonds, mais en suis bien incapable. Mon corps tout entier est un trompe-l'œil, il fait partie du décor où tout se trouve sur le même plan, et la place, et le tramway et le corbillard, et la fontaine et ses cyprès, et le ciel et cette allée de tombes hérissées de crucifix.

Ce ciel, j'attends d'un instant à l'autre qu'il crève et déverse quelques calamités bien senties. Des pluies de sauterelles, une trombe d'étrons, des tracts en forme de fer de lance, des nuages de sang, une verge de flammes, n'importe quoi...

Mais n'importe quoi, c'est encore trop exiger. Seuls les journaux du soir offrent à bon compte des catastrophes. Et encore toujours inachevées, contrariées, limitées.

Je sors du domaine des caveaux de famille. Il n'y a maintenant plus autour de moi de pierres érigées ni de concessions à perpétuité, je côtoie des clôtures de bois, fleuries comme des chars carnavalesques et portant accrochées à leurs arceaux de maigres couronnes qui perdent leurs perles. Des colliers de petites filles dont le fil se serait rompu. Dans les centrales pénitentiaires, les détenus fabriquent à longueur de journée, à longueur de la perpétuité de leur peine, des couronnes mortuaires. Leurs doigts qui ont porté la mort enfilent des perles à l'intention d'autres morts. Les divertissements des petites filles sont les travaux forcés des hommes punis. C'est dans l'ordre des choses. Ainsi le veut la règle du jeu.

(Editions J.A.R., 1954, réédition Le Tout sur le tout, 1984.)

LA CROC AU SEL

Maurice Raphaël

La vie, il faut bien que ça se passe quelque part.

La mort aussi.

Mais pourquoi ici plutôt que là ? Toutes les banlieues de la terre se ressemblent. On y respire la même odeur de faim, de suint, de fiente. La même fièvre glacée y couve. Pourquoi cette maison de préférence à cette autre... pourquoi tel alvéole plutôt que celui du-dessous ou tel autre en face ?

La nuit tout est noir et il est des lieux où avec chaque aube tombe une nuit nouvelle. Les pierres n'ont pas d'âge, pas de visage, pas de sexe. Pourquoi dit-on malheureux comme les pierres ? Les rues ne mènent nulle part. Simplement cherchent-elles une place où étendre leurs jambes et dormir. Mais on ne leur en laisse guère le temps. Alors il faut marcher, marcher, encore marcher.

L'oubli est une denrée de première nécessité dans les sociétés prétendûment organisées pour qu'il soit possible de continuer à les croire telles. On en vend à tous les coins de rues, à chaque pas de porte, aux carrefours publics, sous chaque porche, sous toutes formes, de toutes façons, à tous prix. A tout prix.

Tant il est besoin de beaucoup d'absences de mémoire pour vivre et d'encore bien davantage pour mourir sans se mettre à table. Cracher le morceau avant son ultime souffle. Vider son sac une fois pour toutes à l'instant même où l'on n'a plus rien à perdre, plus rien à préserver, plus rien à épargner. Les petits jeux de société se pratiquent toujours à la muette. Et ce sont les vivants qui dictent aux agonisants leurs volontés suprêmes. Et avant toute chose d'être silencieux. Bouche cousue, c'est le b, a, ba du savoir décéder.

De toute façon on s'arrange bien pour leur couper la parole au dernier moment. Sous prétexte de les réconforter ou de les extrême-onctionner. Car il ne serait pas décent de les assommer purement et simplement.

Une heure du matin, peut-être deux. Une usine profile ses cheminées et ses toits en dents de scie, sur un ciel que le vent balaie, chassant de longs nuages qui, tour à tour, cachent et dévoilent la lune. Des maisons basses aux volets clos surgissent de l'ombre, et s'y replongent dans le va et vient d'une clarté blafarde à l'alternance irrégulière.

La neige couvre les pavés des rues et les toits.

Dans l'une de ces rues, un chat avance le long du trottoir, à petits bonds feutrés. Soudain d'une encoignure de porte se détache derrière lui une silhouette d'homme dont l'ombre placarde à terre une insolite carte de géographie, pareille à un domaine récemment émergé. La géographie de son long corps d'homme maigre aux grands bras.

L'homme appelle le chat doucement, avec une voix enrouée d'une inhabituelle tendresse, tend la main en avant comme s'il lui présentait quelque chose à manger. Le chat s'est retourné et immobilisé. L'homme s'avance de quelques pas jusqu'à une certaine distance de la bête. Il s'accroupit, tout en continuant à offrir ses doigts, en chuchotant. La lune éclaire le chat de face. Son poil est crotté et mouillé. Il miaule et se dirige vers l'homme qui ne bouge pas. Seuls ses doigts semblent émietter quelque nourriture au-devant d'eux.

Le chat est arrivé jusqu'à cette main qui s'ouvre pour lui caresser l'échine. S'ouvre et se renferme brusquement comme une tenaille de fer sur la peau de son cou. Et l'homme jette la bête dans un sac qu'il tenait caché sous sa veste de cuir. Le sac se met à se débattre et à miauler sauvagement. L'homme le tient à bout de bras, prend son élan, le fait tournoyer dans l'air et l'écrase contre un mur. Le sac a quelques soubresauts. L'homme recommence son geste, le sac ne bouge plus.

L'homme a glissé le paquet contre sa poitrine, il est léché par l'ombre et s'efface dans la nuit.

Editions J.A.R., 1952.

série blême

GUERRE AU VICE !

La police du très « démocratique » Paraguay, vient de promulguer un certain nombre d'édits qui, d'après elle, devraient permettre de porter un coup d'arrêt sérieux à la délinquance, petite ou grande.
Un premier édit policier interdit en effet aux personnes de sexe masculin de porter un pantalon blanc après dix heures du soir ; cette mesure vise, selon ses concepteurs, à lutter contre l'homosexualité (!)
Un autre édit, interdit de porter des chaussures de sport, toujours après 22 heures ; cette fois-ci pour dépister les voleurs qui, comme chacun le sait, aiment à marcher sans bruit.
Enfin, pour lutter contre la drogue, il est désormais interdit aux mineurs de moins de seize ans de se promener dans la rue la nuit, à moins d'être accompagnés par leurs parents.
Reste aux voleurs, drogués et/ou homosexuels, mineurs ou majeurs, le refuge des bidonvilles de la Chacarita — à quelques centaines de mètres du palais présidentiel — où la police n'ose jamais entrer.

DÉLINQUA CHIC ET

« Truands, proxénètes et faux-monnayeurs font plus souvent qu'à leur tour la une des quotidiens. Réputation usurpée... Car le montant de leurs délits paraît ridicule au regard des sommes détournées par les fraudeurs en col blanc.
Selon un rapport du centre de recherches sociologiques sur le droit et les institutions pénales (CESDIP), laboratoire associé du CNRS travaillant pour le ministère de la Justice, la fraude fiscale a atteint 86,45 milliards de francs en 1982. Elle est quatre cents fois supérieure au butin amassé la même année par les malfrats dont les méfaits, rangés sous la rubrique « hold-up » et agressions à main armée, ont un rendement à peine supérieur à 220 millions de francs. Au treizième rang du

BAISER D



Margarita de Los Santos, 21 ans, avait trouvé un bon moyen pour délester de leurs biens les michetons attirés par sa jolie frimousse. Après avoir feint de céder à leur charme,

ANCE
CHOC



triste hit-parade de la criminalité. »
(Extrait de « La tribune de l'économie » du 6 mars 1985.)

'ENFER.

irrésistible bien sûr, elle les endormait d'un baiser, au moyen d'un rouge à lèvres empoisonné. Puis elle quittait le corps raidi sous les draps, après avoir fait le portefeuille, bien sûr.

Celle que la presse américaine avait surnommée « Kissing Bandit » s'est fait pincer en mars dernier, et a été inculpée de vol et coups et blessures par imprudence.

LES VOIES DU CIEL SONT-ELLES TOUJOURS IMPENETRABLES ?

L'aumônier de la prison britannique de Chelmsford, Gregory Richard, est mort du Sida, maladie qui turlupine ces derniers temps les bonnes et moins bonnes consciences. Immédiatement le syndicat des gardiens de prison a exigé (et obtenu) la mise en quarantaine de l'établissement.

FEMME FLIC OU MUETTE.

Une femme-flic et une sourde-muette figuraient cette année parmi les 90 postulantes au titre, envié nous dit-on, de Miss Italie.

La première, Mlle Viviana Bazzani, 21 ans, blonde, yeux couleur noisette, espère ainsi enfin trouver un éditeur pour ses romans policiers. Elle vient juste de réussir le concours d'agent de police, une vocation qui, affirme-t-elle, lui est venue adolescente, alors qu'elle avait rédigé son premier roman noir, au titre évocateur ; « Terreur derrière la porte ».

La seconde, Mlle Elisabetta Viaggi, 20 ans, cheveux châtain, de grands yeux noirs mystérieux, entend prendre une revanche sur un système qui marginalise les « anormaux »...



DANS LA LIGNE.

On dit que les guerrilleros péruviens du Sendero Luminoso ont passé un accord avec les « narcos » (les gros producteurs/trafiquants de cocaïne) pour lutter contre le gouvernement... On dit aussi que les guerrilleros colombiens du M-19 ont fait de même... Des « on dit » qui devraient satisfaire les consommateurs occidentaux de cette substance rare et au coût exorbitant. Hasta la lucha !

BRED CRETE.

Un jeune employé de l'imprimerie de la BRED se fait le look punk. Il est viré ! La chose n'est pas rare. Ce qui l'est plus par contre, c'est que l'incident est dénoncé dans le mensuel « l'Etudiant », journal dont la BRED est un annonceur régulier... Chapeau, non ?

GUERRE AU VICE (Bis).

Pour faire face au danger du Sida, et peut-être surtout pour contenter une opinion publique apeurée et en proie à un retour en force des « valeurs morales », l'administration américaine envisage d'autoriser (dans « certains cas ») la fermeture des saunas et autres lieux fréquentés par les homosexuels.

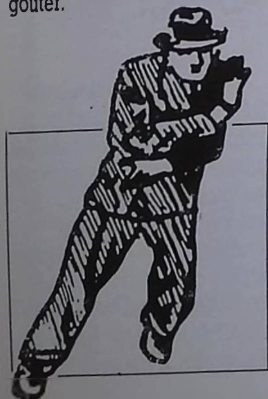
A BAS LA CALOTTE !

Ils sont entrés de nuit, à pas de loup, comme un commando longuement préparé. Ils ont joué au foot avec le calice, bouffé les hosties à s'en faire péter la panse, décapité la vierge...

C'était à Nevers, dans l'église Notre-Dame-de-Lourdes, quatre jeunes garçons (parmi lesquels un enfant de chœur) qui voulaient juste « voir la tête du curé ». Quel plaisir !...

A TABLE !

Au Brésil un jeune homme ayant découvert que son épouse le trompait, et pris d'un violent sentiment de jalousie, décida de se venger. Il a donc coupé une oreille à sa femme, puis l'a accomodée pour la manger (pensant sans doute que, contrairement au dicton, la vengeance n'est pas un plat qui se mange toujours froid). Par ailleurs il a déclaré aux policiers, qui venaient l'arrêter, que c'était là le « meilleur apéritif » qu'il lui fût donné de goûter.





INNOCENTÉ POST-MORTEM

La justice italienne qui, comme on le sait, ne recule devant rien, vient d'innocenter Pietro Vapreda, anarchiste accusé d'avoir participé à l'attentat meurtrier de la Banque de l'Agriculture de Milan en 1969 (16 morts et plusieurs dizaines de blessés).

L'attentat commis le 12 décembre 1969 avait donné lieu à une vaste « chasse aux sorcières » dans l'ultra-gauche italienne. Pinelli, autre anarchiste, arrêté quelques heures après le massacre, était quant à lui mort « accidentellement » en tombant de la fenêtre du commissariat où il était interrogé !

Valpreda n'avait été acquitté que pour « insuffisance de preuves » quelques temps plus tard.

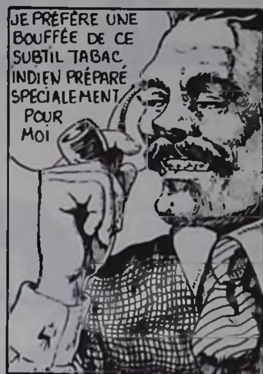
On devait découvrir, grâce à une contre-enquête et une large mobilisation sur l'affaire, que l'opération était en fait l'œuvre de néo-fascistes et de membres de services secrets (équivalent de notre DGSE) qui visaient au développement d'une « stratégie de la tension ». Franco Freda et Giovanni Ventura, deux petits chefs de la « droite révolutionnaire » furent même arrêtés et condamnés comme étant les véritables coupables.

Mais la justice italienne, trop occupée sans doute à chasser d'autres « sorcières » ne s'était jamais préoccupée de laver Valpreda... Jusqu'à ce mois de juillet 1985.

(A lire sur cette affaire le livre-enquête « La piste rouge » édité, il y a déjà longtemps, en collection 10/18).

LA NOUVELLE VAGUE DES HEROS DU POLAR







LES MYTHES S'EFFRITENT FACE À L'ACTUALITÉ! UNE PAGE D'IDÉES POUR SCÉNARISTES EN MAL DE SCÉNARIOS!







HUMEUR NOIRE

L'ÉLOGE



Le philosophe produit des idées, le poète des poèmes, l'ecclésiastique des sermons, le professeur des traités... Le criminel produit des crimes. Si on regarde de plus près les rapports qui existent entre cette dernière branche de production et la société dans son ensemble, on reviendra de bien des préjugés. Le criminel ne produit pas que des crimes : c'est lui qui produit le droit pénal, donc le professeur de droit pénal, et donc l'inévitable traité dans lequel le professeur consigne ses cours afin de les mettre sur le marché en tant que « marchandise ». Il en résulte une augmentation de la richesse nationale, sans parler de la satisfaction intérieure que selon le professeur Roscher, témoin autorisé, le manuscrit du traité procure à son auteur.

Plus : le criminel produit tout l'appareil policier et judiciaire : gendarmes, juges, bourreaux, jurés, etc., et tous ces divers métiers, qui constituent autant de catégories de la division sociale du travail, développent différentes facultés de l'esprit humain et créent en même temps de nouveaux besoins et de nouveaux moyens de les satisfaire. La torture, à elle seule, a engendré les trouvailles mécaniques les plus ingénieuses, dont la production procure de l'ouvrage à une foule d'honnêtes artisans.

Le criminel crée une sensation qui participe de la morale et du tragique, et ce faisant il fournit un « service » en remuant les sentiments moraux et esthétiques

DU CRIME

du public. Il ne produit pas que des traités de droit pénal, des codes pénaux et, partant, des législateurs de droit pénal : il produit aussi de l'art, des belles lettres, voire des tragédies, témoins non seulement « La Faute » de Müllner et « Les Brigands » de Schiller mais aussi « OEdipe » et « Richard III ». le criminel brise la monotonie et la sécurité quotidienne de la vie bourgeoise, la mettant ainsi à l'abri de la stagnation et suscitant cette incessante tension et agitation sans laquelle l'aiguillon de la concurrence elle-même s'émousserait. Il stimule ainsi les forces productives.

En même temps que le crime retire du marché du travail une part de la population en surnombre et qu'il réduit ainsi la concurrence entre travailleurs et contribue à empêcher les salaires de tomber au-dessous du minimum, la lutte contre la criminalité absorbe une autre partie de cette même population. Ainsi le criminel opère une de ces « compensations » naturelles qui créent l'équilibre et suscitent une multitude de métiers « utiles ». On peut démontrer par le détail l'influence qu'exerce le criminel sur le développement de la force productive : faute de voleurs, les serrures fussent-elles parvenues à leur stade actuel de perfection ? faute de faux-monnayeurs, la fabrication des billets de banque ? faute de fraudeurs, le microscope eût-il pénétré les spères du commerce ordinaire (voir Babbage) ? la chimie appliquée ne doit-elle pas autant aux tromperies et à leur répression qu'aux efforts légitimes pour améliorer la production ? En trouvant sans cesse de nouveaux moyens de s'attaquer à la propriété, le crime fait naître sans cesse de nouveaux moyens de la défendre, de sorte qu'il donne à la mécanisation une impulsion tout aussi productive que celle qui résulte des grèves.

En dehors du domaine du crime privé, le marché mondial serait-il né sans crimes nationaux ? Et les nations elles-mêmes ? Et depuis Adam, l'arbre du péché n'est-il pas en même temps l'arbre de la science ?...

Karl Marx



CHARLES, JIM, GABRIEL ET TOI

(cocktail psychomoteur)

Jean-Jacques Languetif

Quand je dois à ma solitude une journée, une nuit, je prends le métro jusqu'à la porte de Choisy, puis l'autobus jusqu'à la mairie de Vitry. Delà, je me dirige vers des immeubles banlieusards aux noms d'étoiles : « Saturne », « Vénus », « Neptune », etc. Moi, c'est « Mars », au septième étage. Rapide, non ?

La clé dans la serrure. Le bouton qui commande la lumière est à ma main gauche de suite en entrant. Je pousse la porte et le silence du salon commence à reculer. Je me déshabille et branche ma chaîne haute-fidélité : « Si todos fosseim iguais A Voce. » Le Brésil sans fermer les yeux... dans mon salon, là où mes livres sont fermés.

La cuisine de cet appartement ne ressemble en rien à celle de M. Oliver. Une ou deux chaises, une table en formica, quelques verres, des bouteilles d'alcool, du papier, des cahiers, des stylos, des livres ouverts ; cette nuit, Bukowski est à plat ventre, gros et blanc, sur la table, entre la salière et une bouteille de « J&B ». (Dilemme), si j'attaque le whisky j'ai pas besoin de sel. Par contre si je trouve cette diablesse de Téquila, je vide la salière.

« Pied de whisky
pied de vin
pied fou de terrassé. »

De toute manière, j'écarte Bukowski. J'arrive à un âge où il est plus important de boire que de lire !

« O soif
inapaisable soif
désert sans issue. »

Eh ! Charles, c'est vrai que le Bon Dieu est pire que le Diable ? Ils font pas mal d'erreurs tous les deux ! mais l'un s'occupe des vivants et l'autre des morts !

Dis-moi, comment est la folie à soixante-cinq ans ? De plus en plus consciente ? Les sobres secs s'éloignent encore un peu plus de ton délire. Tes paroles sont de plus en plus dures à digérer par les costards et les uniformes. Charles, je t'aime et je me permets de saler un peu plus tes folies ordinaires. Ça me permet de vivre avec moins de fadeur et d'espérer qu'un jour, une nuit j'irai libérer les animaux du zoo de Vincennes et les offrir à Carol... et à toi.

Merde ! J'ai renversé le « J&B » sur ton bouquin. T'es vraiment un vieux dégueulasse de faire imprimer tes livres sur du papier buvard, j'irais bien te voir pour me faire rembourser cette bouteille... pour preuve j'apporterais le bouquin humide de mes déboires et de mon whisky.

A moins que j'arrive à presser ton bouquin comme une grappe de raisins, pour qu'il me rende tout mon putain de whisky. A tout bien réfléchir, c'est peut-être la seule morale et la seule substantifique moëlle de ta littérature, mon cochon !...

Je quitte cette cuisine maudite pour me réfugier dans la salle de bains. J'ai une soudaine envie de pisser dans le lavabo.

Au milieu, assis sur un tabouret face à la glace, se trouve Harrison Jim, entouré de lames de rasoir, d'un blaireau, d'after-shave et d'une brosse à dents à poils durs pour mâchoire masculine. J'ai toujours su que Jim H. portait bien son nom. Bien qu'il n'y ait que très peu de temps que je le connaisse, je lui prête très facilement ma salle de bains. Ah ! un conseil. Si vous n'êtes pas un inconditionnel de la passion, un éternel amoureux, un être vivant qui ne peut imaginer d'être mortel, n'entrez jamais dans ma salle de bains, de peur de rencontrer Jim H. et ses réveils à passion. Allez plutôt pisser aux W.C., dans la cuvette. Là où :

« Tout n'est qu'ordre et beauté,
Luxe, calme et volupté. » (Poils au nez.)

Par opposition, si vous pouvez : 1/ Lier des

rapports dont vous ne serez pas maître.
2/ Attendre nerveusement, angoissé auprès de votre téléphone, celle qui... celle que...
3/ Décrocher vite s'il se met à sonner. 4/ Etre capable de dire « je t'aime », autrement qu'en chantant une chanson de Johnny Halliday.
5/ Abattre un homme pour sauver votre peau et celle de l'être aimé. 6/ Pardonner. 7/ Faire passer vos ennuis d'argent après vos ennuis sentimentaux. En un mot si vous vivez vos passions. Alors lisez les despotiques nouvelles de Jim H. Mais, faites comme lui, déposez vos ustensiles de héros : Révolvers, fusils, bras musclés, visage bronzé, mâchoires serrées, poings brandis, etc. et dites-vous bien que même chez les postiers, il existe des héros. Il suffit de vouloir aller les chercher. (Voyez dans ma cuisine.) Puis, n'est-ce pas, si vous voulez connaître la suite de : « c'est un moment de grâce que l'on retrouve aussi bien au collège qu'à la maison de retraite : la soudaine rencontre de deux âmes et de deux corps... » Erotique, Hein ! Et bien achetez : « Légendes d'automne » et ouvrez la page quarante-deux (dans le 10/ 18). Pour moi, c'est déjà fait.

Comme mon envie de pisser maintenant soulagée !

Je pousse la porte de ma chambre. Un matelas est posé à même le sol. Quelques chaussettes de femmes et d'hommes, étroitement mêlées, trainent. Les rideaux sont tirés, laissant la pièce dans une clarté de matin d'automne. La tête reposant sur un oreiller chiffonné, Gabriel G.M. se repose d'un livre qu'il a pensé si longtemps.

Dans le chahutement de ses personnages, je la revois pour la centième fois déposer son linge mouillé sur la corde tendue entre deux arbres du jardin. Mais le soleil de sa beauté est trop fort et je reste là. Aveuglé ! Essoufflé ! Vidé !

Je décide, très vite, de quitter mon appartement. Ah ! j'oubliais, je ferme toujours mes fenêtres en partant. Comprenez bien, c'est à cause de Rémédios-la-belle. J'ai tellement peur qu'elle s'envole et me laisse seul pendant un siècle. Par contre je laisse toujours la musique se terminer, surtout quand c'est « Remark you made » de « Weather Report ». Ils aiment bien.

Jean-Jacques Languetif

Cocktail :
« Contes de la folie ordinaire » Charles Bukowski.
« Légendes d'automne » Jim Harrison.
« Cent ans de solitude » Gabriel Garcia Marquez.
« Chronique d'une mort annoncée » Gabriel Garcia Marquez.

Cocktail :
un verre de folie
un verre de passion
un verre de beauté
Du sel et du poivre
Le tout dans un shaker.

LE 8 AOÛT 1945

Sitôt après Hiroshima, l'écrivain Georges Hénein réagissait du Caire où il résidait par un texte, daté du 17 août 1945 et intitulé « Prestige de la terreur », dont un extrait suit. La lucidité de son analyse tranchait avec les idées reçues de l'époque. Elle demeure pertinente.

Ceci demande à provoquer les hommes couchés dans le mensonge ; à donner un sens et une cible et une portée durable au dégoût d'une heure, à la nausée d'un instant. Les valeurs qui présidaient à notre conception de la vie et qui nous ménageaient, ça et là, des îlots d'espoir et des intervalles de dignité, sont très méthodiquement saccagées par des événements où, pour comble, l'on nous invite à voir notre victoire, à saluer l'éternelle destruction d'un dragon toujours renaissant. Mais à mesure que se répète la scène, n'êtes-vous pas saisi du changement qui s'opère dans les traits du héros ? Il vous est pourtant facile d'observer qu'à chaque nouveau tournoi, Saint-Georges s'apparente sans cesse de plus près au dragon. Bientôt Saint-Georges ne sera plus qu'une variante hideuse du dragon.

Bientôt encore, un dragon camouflé, expert à nous faire croire, d'un coup de lance, que l'Empire du Mal est terrassé !

Le 8 Août 1945, restera pour quelques uns, une date intolérable. Un des grands rendez-vous de l'infâmie fixés par l'Histoire. Les journaux rapportent avec délices les effets de la bombe atomique, futur instrument de polémique, de peuple à peuple. Les émissions radiophoniques de la soirée annoncent l'entrée en guerre de l'Union Soviétique contre les cendres et les ruines du Japon.

Deux événements, d'ampleur inégale sans doute, mais qui participent de la même horreur.

Guernica

L'opinion mondiale s'était, il y a dix ans, dressée frémissante pour protester contre l'usage de l'ipérite par les aviateurs fascistes lâchés sur l'Ethiopie. Le bombardement du village de Guernica, rasé au sol par les escadrilles allemandes en Espagne, a suffi à mobiliser — dans un monde encore fier de sa liberté — des millions de consciences justes. Quand Londres, à son tour, fut mutilée par les bombes fascistes, on sut de quel côté de l'incendie se situaient les valeurs à défendre. Puis l'on nous apprit que Hambourg brûlait du même feu que Londres, l'on nous instruisit des bienfaits d'une nouvelle technique de bombardement appelée « bombardement par saturation » à la faveur de laquelle d'immenses zones urbaines étaient promises à un nivellement inéluctable. Ces pratiques perfectionnées, ces suprêmes raffinements dans le meurtre n'avaient rien qui pût rehausser la cause de la liberté, le parti de l'homme. Nous étions plus que quelques uns, ici, en Grande-Bretagne, en Amérique, à les tenir pour aussi détestables que les diverses formes de supplice mises au point par les Nazis. Un jour, c'était une ville entière qui était « nettoyée » par un raid de terreur. Le lendemain, une gare où s'entassaient des milliers de réfugiés, est, grâce à un super-viseur scientifique, criblée à mort. Ces jeux inhumains apparaissent soudain dérisoires, maintenant que la bombe atomique a pris service et que des bombardiers démocratiques en essaient les vertus à même le peuple japonais !



AU BALCON D'HIROSHIMA

Ces singes bestiaux de japonais

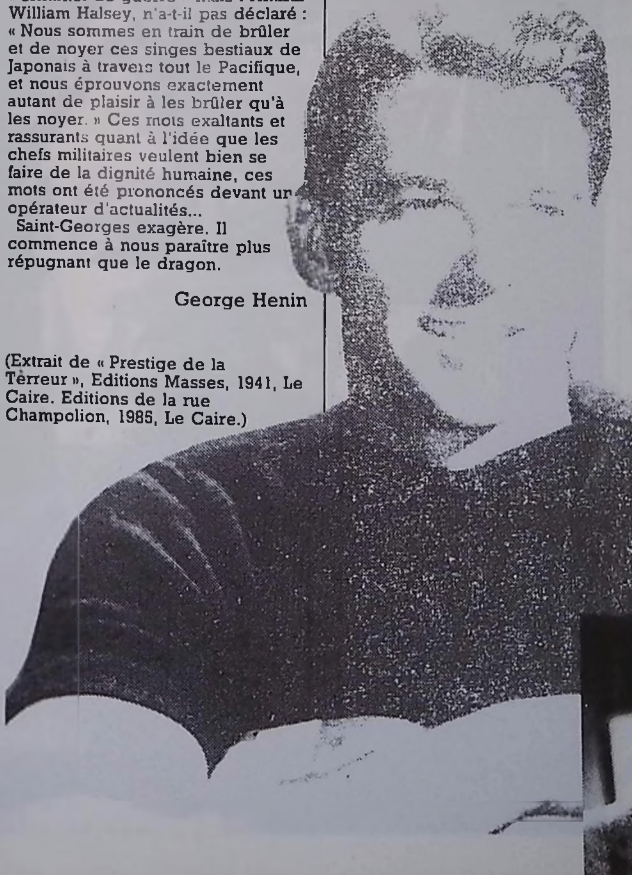
Qu'importe en effet l'assassinat prémédité de quelques dizaines, de quelques centaines de milliers de civils japonais. Chacun sait que les japonais sont des jaunes et, par surcroit d'imprudence, de méchants jaunes, — les Chinois représentant les jaunes « gentils ». Un personnage qui n'est pas un « criminel de guerre » mais l'Amiral William Halsey, n'a-t-il pas déclaré : « Nous sommes en train de brûler et de noyer ces singes bestiaux de Japonais à travers tout le Pacifique, et nous éprouvons exactement autant de plaisir à les brûler qu'à les noyer. » Ces mots exaltants et rassurants quant à l'idée que les chefs militaires veulent bien se faire de la dignité humaine, ces mots ont été prononcés devant un opérateur d'actualités...

Saint-Georges exagère. Il commence à nous paraître plus répugnant que le dragon.

George Henin

(Extrait de « Prestige de la Terreur », Editions Masses, 1941, Le Caire. Editions de la rue Champolion, 1985, Le Caire.)

Joli coup double pour Jean Amila, qui avec son dernier roman marque à sa manière le tragique anniversaire d'Hiroshima et prouve sa vivacité d'écriture à soixante-quinze ans. Depuis une quarantaine d'années, Amila, homme de l'ombre, à l'écart des mondanités, est une figure marquante du roman noir français : style original à l'argot pas trafiqué et thèmes percutants (qu'on se souvienne de son Boucher des Hurlus, la vengeance du gamin d'un des fusillés « pour l'exemple » de 1917, superbe pamphlet antimilitariste). Au départ du Balcon d'Hiroshima, c'est l'année 44, et la fin d'une période trouble qui a permis à Delaveine et Roblet, deux anciens braqueurs, d'échapper à la taule où ils avaient plongé. Ces compères, floués par un troisième larron, Robert des Amandiers, en cavale chez les Japs avec le butin, ne peuvent supporter ça, et décident de changer de décor pour coincer Roro. Les voilà partis en direction d'Hiroshima où il ne se passe encore rien...



« L'aventure vraie ! Du genre : ma vie est un roman, qu'on balance dans les dents des petits pigistes en retard d'une guerre. »

Ça fourmille de scènes cocasses où des personnages pas héros pour un sou, mais saisis au vif, se démènent dans des aventures tumultueuses. Et toujours quelques portraits de militaires stupides, quelques soient leurs nation et armée, dans des guerres qui ne le sont pas moins.

Au final, on se retrouve « au balcon d'Hiroshima », le 6 août 1945, après le passage du bombardier B 29 qui vient de lancer sur la ville la première bombe atomique, « Little Boy », à la puissance de feu équivalente à 3 250 bombardiers... Cette horreur tombée du ciel, et pourtant sciemment organisée, Amila la recrée à travers les yeux de ses personnages, stupéfiés par ce phénomène inconnu comme le furent de réels témoins.

H.D.



AU BALCON D'HIROSHIMA

Ils n'étaient pas des enfants de chœur, ils ne sortaient pas des jupes de maman. Ils avaient même été des « héros », c'est dire ! Descendre du civelot à la cabine « U.S. Property », ils connaissaient. En un sens ils comprenaient que le sort d'une guerre se jouait sur des massacres d'innocents.

Juste passant à Zurich, avant leur grande aventure, ils avaient vu au cinoche ce qu'on appelait les camps de la mort, tous juifs, communistes et réfractaires mêlés dans les fosses par centaines de milliers, par millions. C'était dégueulasse. Avec deux nanas emmenées avec eux au spectacle et qui, littéralement mouillaient, col raidi, prenant leur pied, émettant un « haa ! » d'horreur dépassée, si proche d'une jouissance vaginale. Des filles du meilleur monde, comme on disait, qui auraient volontiers remis ça pour une autre séance et qu'il avait fallu réveiller à la baffe.

Mais au cinoche il n'y avait pas l'odeur. On devinait peut-être la putréfaction, l'appartenance à une décomposition, à un autre règne ; ça ne touchait plus. La mort, c'était la mort.

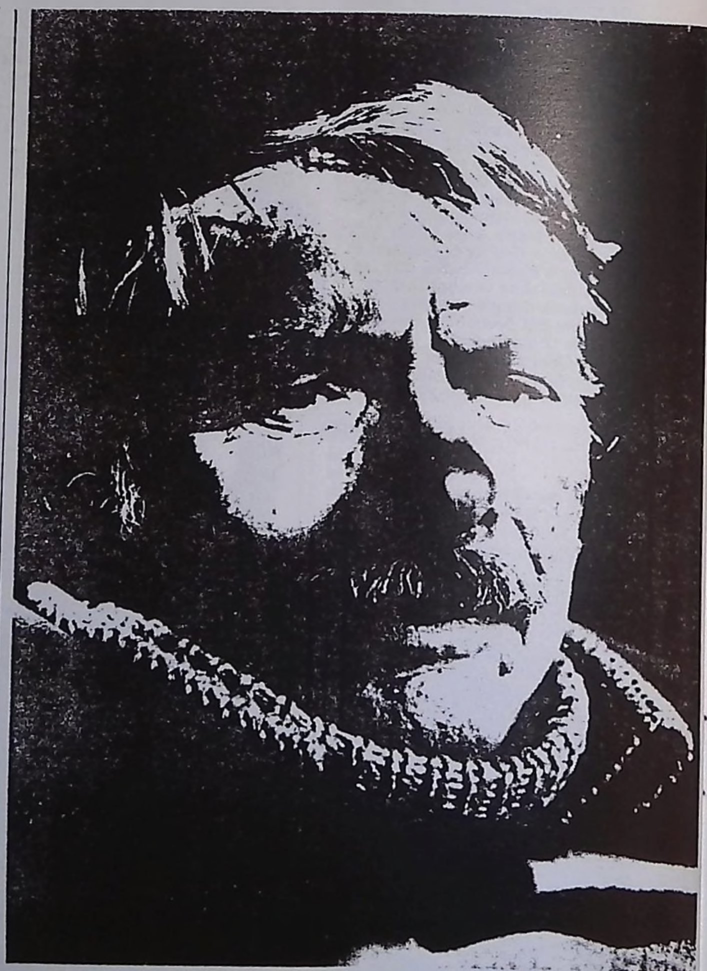
Ici, ça sentait la viande brûlée, la viande humaine cramée dans les décombres. Depuis déjà plus d'un jour, une nuit, une autre journée qui avançait sans qu'ils sachent bien l'heure qu'il pouvait être, quelque chose s'était produit, qui avait écrasé la ville.

On ne pouvait plus guère penser à un dépôt de munitions. Mais non plus à un classique bombardement, avec l'énorme musique des centaines de quadrimoteurs qui lâchaient leurs chapelets.

Une bombe unique, ça commençais à prendre forme dans l'esprit.

Jean Amila,

« Au balcon d'Hiroshima » (Série Noire n° 2007)



ON EST PRIÉ DE DÉPOSER SES ARMES AU VESTIAIRE

Imaginez un peu... Vous entrez, après avoir soulevé une lourde tenture noire ; derrière, un bar, une fumée à couper au coutelas, une pénombre tout juste hachée par un éclairage glauque, des ombres agglutinées autour de petites tables boîteuses, des murs à la propreté douteuse, des rires, des cris, une atmosphère embrumée par la fumée, la fièvre et l'appât du gain, la passion du jeu, des créatures de rêve qui viennent vous servir, des tenanciers louches qui vous accueillent...

Non ce n'est pas un film. Pas même un club privé pour maniaques des reconstitutions. Tout juste une bonne idée, le fruit d'une



passion et, surtout, un vrai *lieu noir* pour le plaisir, pour rire, pour le jeu.

Les ambiances blêmes c'est du cinéma, ou alors, pour de vrai dans les bas-fonds, la zone de toutes les métropoles du monde. A part çà, jusqu'à ce jour, il n'y avait pas (à Paris du moins) de véritables lieux où l'esprit « polar » pouvait se vivre, se déguster, durant quelques heures... Désormais il y a *Le Plan d'Enfer*.

A la base une bande de joyeux drilles qui, sous le label « ludodélire » lancent un jeu anti-social et amoral, *Super-Gang**. Puis il y a le mensuel *l'Etudiant* qui ouvre un *Espace-l'Etudiant* et qui accepte d'héberger les délires de la bande. Enfin un été de travaux, pour aménager un repère.

Le résultat c'est un bar, un lieu de rencontre ouvert à tous, un lieu de démonstration de *Super-Gang*, un lieu de réunions et de fêtes, le lieu d'un prochain championnat de *Super-Gang*, et je ne sais quoi d'autre encore.

Je n'ai rien de plus à déclarer, monsieur le commissaire. Pas la peine de cogner plus !...

Jo Pento

* Pour le prochain numéro nous testerons Super-Gang, en attendant vous pouvez toujours aller vous faire une idée par vous-mêmes.

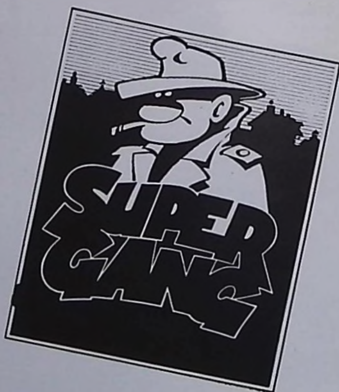
LE PLAN D'ENFER

Le Plan d'Enfer côté plans : C'est le bar au bout du hall d'accueil, un lieu d'échange et de conspiration : plans boulots, plans vacances, plans piaules, plans dragues, il y a des panneaux de petites annonces et de quoi discuter de tout ça entre vous autour d'un verre. Après tout il n'y a pas que les études dans la vie.

Le Plan d'Enfer côté enfer : Derrière le bar... le mystère : tables louches, lampes basses, regards fiévreux, pénombre hachée au ventilateur, c'est l'enfer du jeu, pour rire : le lieu de démonstration de Super-Gang, un jeu de société pas vraiment social, avec ses troisièmes couteaux, ses caïds et ses parrains : vous aussi, inscrivez-vous au championnat permanent de Super-Gang : le classement se fait à coups de matière grise et de pistolet à flèches.

Le Plan d'Enfer peut aussi se transformer ponctuellement en lieu de réunion ou de fête. On étudie la question, vous avez le droit d'y penser aussi... Venez jeter un œil, on vous le rendra.

Le Plan d'Enfer,
27, rue du Chemin-Vert, 75011 Paris,
de 9 heures à 19 heures.



« Crocs Rouges. » Stephen Geller. Série Noire. N° 1213. Non épuisé.

J'ai lu ce polar à l'armée, il y a une quinzaine d'années. Un mois d'avril très doux. J'étais planqué à l'ombre d'un hangar délabré où pourrissait un vieux « Nord-Atlas » — à moins que ce ne soit une antique « Forteresse volante » — et j'entendais gueuler l'adjudant de semaine.

Et ce polar m'a remonté le moral.

Le livre. Pas le moindre cadavre humain. Et ici, les tueurs ne s'appellent pas Capone, Luciano, Bugs Moran ou Legs Diamond mais « Poitrine d'acier », « Petit Noé », « Canada Joe » ou « L'honorable Monsieur Sam ». Et ce sont des Dogues. Des Dogues de combat. Des Staffordshires.

Ledge, marginal, paumé, associal — bref, sympathique —, fuit la pieuse Boston. Il a ses raisons : « Mon père, c'est un raté. Ma mère, elle passe son temps à pleurer. Mes sœurs ont épousé des cons. Mon frère est un salopard de séminariste. »

Il échoue dans le Vermont. Un petit bled triste sur la route de Montréal. Deux-trois troquets, quelques putes-serveuses.

Et là, il est embauché pour dresser des Dogues de combat.

C'est risqué car interdit par la loi. Mais l'Etablishment pariant grois — jusqu'à 150 000 $ —, ça rapporte.

On les aime vite, ces Dogues. Peut-être parce qu'ils sont dignes et qu'ils se tuent sans haine. Pas des mecs genre « Commissaire » Broussard : ici, on ne rit pas devant les cadavres.

Et puis très vite, même le lecteur « ami des bêtes » ravale ses préjugés.

C'est beau ces petits matins, l'homme et le chien faisant des cross de trente bornes, côte à côte ; et puis « le mât d'arnaque », « la trépigneuse » : autant d'épreuves qui font des machoires et des muscles d'acier.

La dignité, ça peut déteindre, comme la haine.

Et le petit citadin va devenir digne. Digne au point de...

Mais lisez le bouquin.

En plus, c'est l'Amérique de Kennedy. La cible, c'est encore les Cubains, des petites allusions amusantes. Et le facho référentiel, c'est — déjà ! encore ! — le cardinal Spillmann.

L'Amérique cossue et sans problèmes. L'Amérique d'avant le Vietnam. Avec des gros plans : le Connecticut ; Albany, dans l'Etat de New York.

Et si Ledge s'est redressé, si le militaire que j'étais s'est cabré, on le doit peut-être aux Stafforshires qui font dire au patron de Ledge : « La pire façon de mourir, c'est quand on se dit qu'on est battu, humilié et sans espoir. »

Ça fait réfléchir, non ?

Frédéric H. Fajardie

« Vengeance Macumba », Magnus, Infernal BD n° 1, septembre 1985.

Nous avons trop rarement l'occasion en France de pouvoir lire les œuvres du génial (si, si !) Magnus, alias Raviola, pour laisser passer une telle occasion. Pour son premier numéro *Infernal BD* — que d'aucuns définiraient comme une revue de BD de « salle de gare » — nous livre un récit complet de 96 pages (et pour 15 francs s'il vous plaît), à mi-chemin entre l'intrigue criminelle et le récit d'horreur.

Un riche cocaïnomane brésilien, assassiné par sa nièce après avoir été injustement accusé d'un crime atroce par cette même nièce, ressuscite pour exercer une implacable vengeance. Exotisme, craquements d'os et hémoglobine garantis.

Jo Pento



« MENACES DANS LA NUIT » Sam ROSS. Série B. Christian Bourgois.

Né pour perdre... C'est le destin, tracé d'avance, du jeune Nick Robley, le personnage central du roman de Sam Ross, « Menaces dans la nuit », un destin tragique qui le tient depuis l'enfance, depuis le départ de son père, depuis que sa mère se prostitue pour boucler les fins de mois, depuis ses débuts de délinquant dans les rues d'un quartier prolétaire américain...

Non pas par hasard, mais parce qu'il est de ces deshérités que la société écrase, Nick Robley sent peser sur lui une chappe de plomb qui brise ses désirs de vie et d'amour. Déjà, comme l'écrit merveilleusement Sam Ross, il est « mort dans son visage, où il n'y avait que la douleur lancinante qui lui étreignait la mâchoire, mort dans la tête, mort dans son cœur ».

Mais le feu dans leur sang fait parfois exploser les exploités en un sursaut de vie ravageur. Pour Nick Robley, c'est le hold-up d'un bureau de messageries maritimes, en compagnie d'un complice. C'est l'heure venue de l'action. « Une voiture s'arrêtait à côté de l'entropôt. Ils dégainèrent et s'adossèrent au mur pour affermir leurs forces »... Mais les choses ne pourraient pas se dérouler si simplement ; le braquage tourne mal, Nick descend un flic pour s'enfuir et son compagnon, emprisonné, livre son nom.

A la une de tous les journaux, activement recherché, Nick Robley part dans une cavale sans espoir, une course éperdue que résumait le titre original « He ran all the way ». En chemin il va rencontrer la charmante Peg qui voudra le sauver, et ses parents « middle class » qu'il prend en otages faute de mieux. Mais comme dans « Le grand frère » du même auteur, les familles ou l'on est plongé malgré soi et ou l'on croit pouvoir trouver refuge, ne sont là que pour vous couler un peu plus. L'issue sera fatale, ce genre d'histoire ne peut pas réellement finir bien.

Le lecteur en atteindra le terme, triste et impuissant, mais avec le sentiment rare d'avoir dévoré un superbe roman noir, œuvre poétique et de critique sociale où passe le souffle d'une rage au cœur transformée en littérature vraie.

Hervé Delouche

Collection X, Editions Futuropolis.

Les éditions *Futuropolis* ont décider de « secouer » le monde de la BD par leurs audaces éditoriales. Une fois de plus elles se lancent à l'aventure, vérifiant leur réputation de qualité et de courage.

« Collection X » se veut plus qu'une nouvelle collection d'album, plus qu'un nouveau produit, c'est, suivant les termes de son directeur (Jean-Marc Thévenet) « un concept original ».

Original par le format (20,8 × 137). Original par le nombre de pages (de 12 à 20). Original dans le choix de publier de l'inédit comme du « pré-publié » dans les revues spécialisées, des auteurs connus et d'autres beaucoup moins (voire pas du tout). Original dans la volonté de sortir des sentiers battus et des « parcours obligatoires et balisés ». Original dans le rythme (mensuel... ce qui ne semblait pas se faire jusqu'ici).

Parmi les premières parutions soulignons déjà (de façon parfaitement subjective puisque c'est les seules que j'ai déjà lues !), « Rats hamburger » de Willem, et « Avis de recherche » de Baudouin et Frank, qui soulignent le parti-pris de qualité de ce concept/collection.

Jo Pento

« La baie des diables », « L'enfer de Nikaia », Lanno et Lautussier, Editions du Cygne.

Jeu, drogue, prostitution, rackett, corruption, milices, intrigues, guerre des gangs... Un monde étrange (qui n'est pas si étrange que çà) où des personnages mutants se démènent dans une sorte de XVIe siècle post-nucléaire. Une histoire qui commence comme Robinson Crusoé avec un naufrage, qui se poursuit avec la construction d'un monde nouveau comme dans les plus belles utopies socialistes, pour finir dans l'enfer des jeus de pouvoir et de puissance... Thael, le héros, connaîtra l'amour, la puissance, la trahison, l'échec et l'âpreté de la lutte.

Un dessin au trait vigoureux, une histoire aux dimensions hollywoodiennes, pour un polar de l'étrange qui n'est pas sans rappeler une certaine réalité du sud de la France.

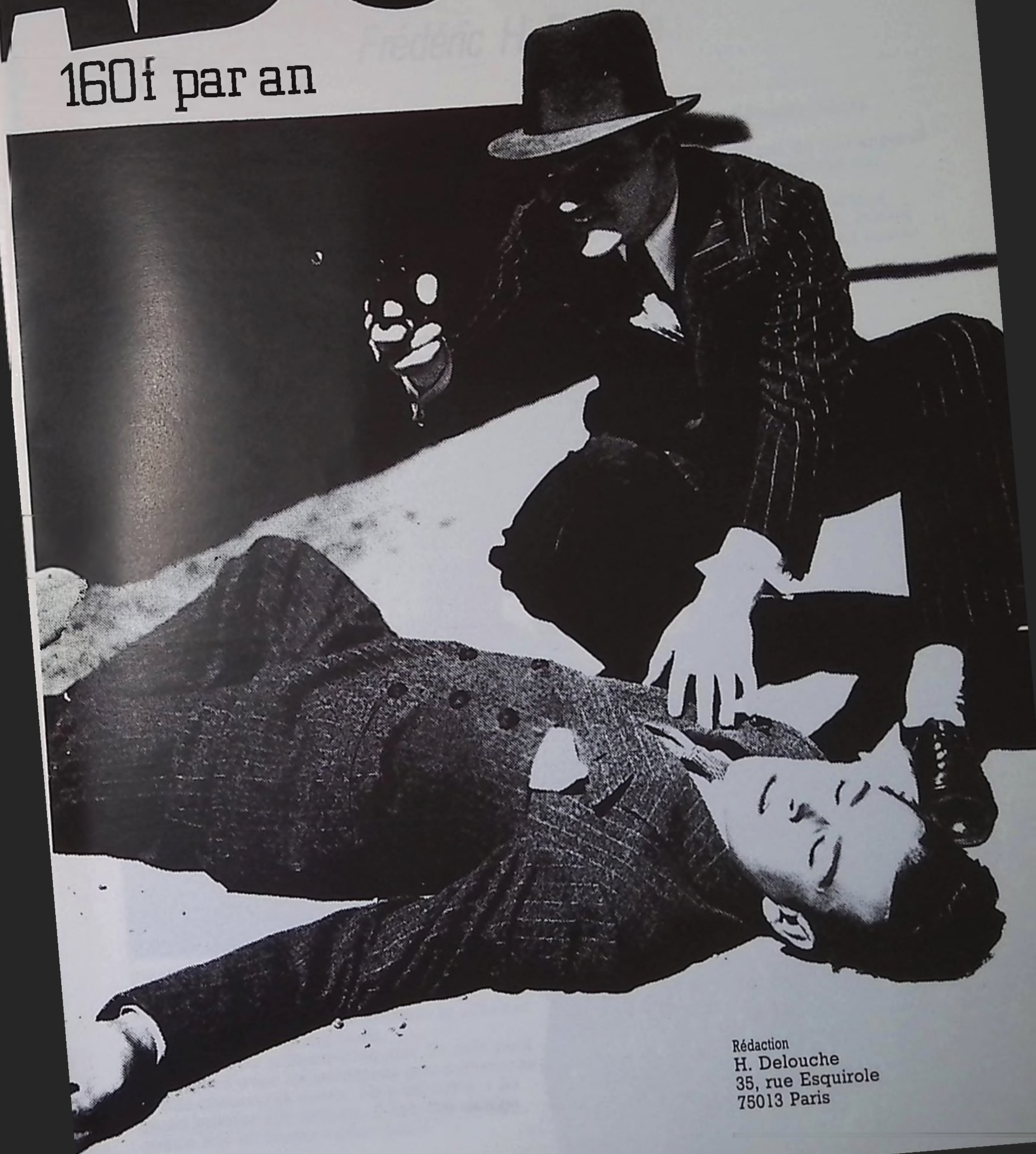
Les deux albums (les deux premiers d'une série que les « mystères » de la politique éditoriale semblent faire s'arrêter là) ne sont pas vraiment récents, mais le peu d'écho qu'ils ont rencontré, rendait nécessaire un rappel pour une œuvre plus qu'honorable en ces temps où la BD s'embourbe dans le médiocre et le commercial.

Jo Pento



ABONNE

160 f par an



Rédaction
H. Delouche
35, rue Esquirole
75013 Paris


— ÇA PUE LE TRAQUENARD ! J'DÉGAINE MON PÉTARD !!
— N'INQUIÈTE PAS... CICERO, C'EST RÉGLO !!!

L'EXACT ENVERS

Frédéric H. Fajardie

Plaquée contre d'obscures vitrines par des rafales de vent, la pluie fine et drue semblait faire escorte à l'aube naissante.

C'était le dernier jour de novembre et il sembla à l'homme seul que ce mois sans prestige tenait à claquer avec force sa fiche signalétique : froid, grisaille et pluie.

L'homme seul et légèrement voûté avançait à petits pas rapides et précautionneux, silhouette frileuse évitant les larges flaques.

Dans la poche de son vieux pardessus gris à chevrons, le pistolet 6,35 mm, d'un modèle ancien et d'un calibre rendu désuet par les armes actuelles, refroidissait lentement.

L'homme, âgé de soixante ans, s'appelait Robert Periers.

Il venait de tirer sur un autre homme.

A quatre reprises.



Louis Signagna leva sa face caoutchouteuse vers le policier penché sur lui et posa une question muette : *« pourquoi ?*

Le policier, un type d'une quarantaine d'années, eut un haussement d'épaules et promena un regard fatigué de la Jaguar de la victime à l'hôtel particulier de celle-ci.

« Trois mètres. A tout casser ! » songea-t-il.

Puis, comme il l'avait appris sur le terrain, il sourit vaguement au moribond en disant !

— *Ça ne sera rien. Blessures superficielles. Ce types tirait comme un pied. Vous avez un signalement à nous donner, monsieur Signagna ?*

Signagna, malgré les circonstances, enregistra avec un réel plaisir cette nouvelle preuve de sa notoriété : *« Foutre, n'était-il pas le "Roi de la publicité" ? »*

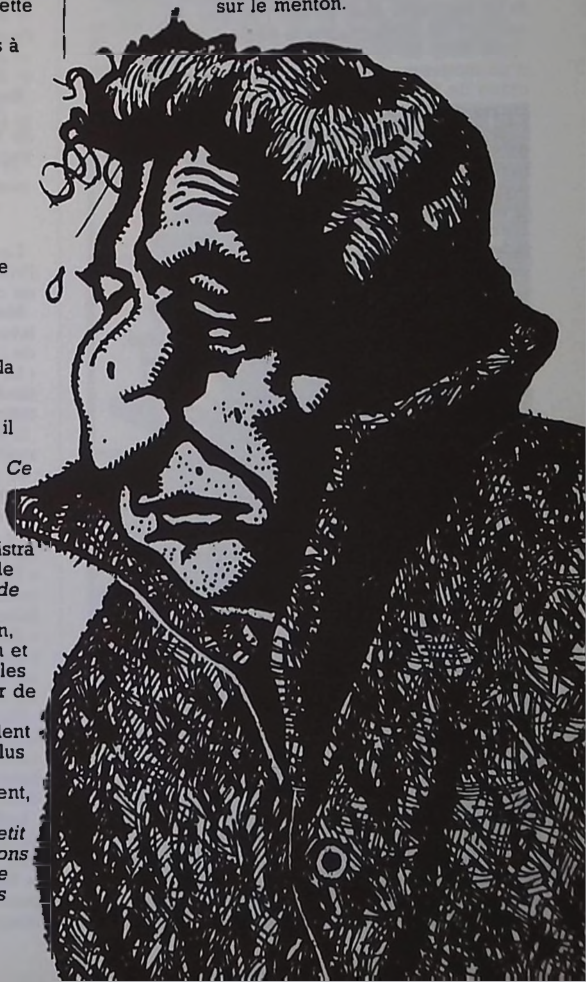
Il aimait à être reconnu et, dans ce dessein, avait multiplié ses apparitions à la télévision et dans la presse. Dépassant inconsciemment les limites de sa fonction, il en arrivait à oublier de promouvoir des objets débiles — lessives, papier hygiénique, saucissons à l'ail, Président de la République, préservatifs — pour ne plus vanter que cet être veule et sans intérêt répondant, lorsque les annonceurs le sifflaient, au nom ridicule de Signagna.

— *Soixante ou soixante-cinq ans. Un sale petit bonhomme avec un pardessus gris à chevrons et des chaussures usées. Un « cul triste. » Le genre ouvrier à la retraite. Il m'a tiré dessus quatre fois en disant « charogne ».*

Le policier, prénommé Freddy, hocha silencieusement la tête.

Il n'avait pas, mais alors pas du tout appécié le *« genre ouvrier* et le ton employé par Signagna.

D'ailleurs, il n'appréciait pas davantage Signagna dont la bouche, à présent, laissait échapper une mousse rosâtre qui lui coulait sur le menton.



Freddy fixa son collègue José Bany, un grand noir d'un mètre quatre-vingt-quinze qui venait d'abandonner le volant de la patrouilleuse et qui, assis sur les talons, observait lui aussi la mousse rosâtre.

Puis, presque inconsciemment, mais étant entendu que l'inconscient produit d'un travail actif, Freddy murmura un refrain tiré d'un spot publicitaire :

— *Confiture — Bonne-Maman — le goût des glands !*

José Bany roula des yeux blancs affolés avant d'éclater de rire puis, retrouvant son sérieux, il avisa l'urine dans laquelle baignait le corps du *« Roi de la pub »* et leva d'un air pertinent l'index de sa main droite en disant, façon doux courroux :

— *Mais enfin, Freddy, je t'ai expliqué cent fois que pour Signagnagna, je veux des couches culottes Pampers.*

Freddy n'en disconvint point et, hochant la tête avec sérieux :

— *T'affole pas, ma poule, justement : c'est « nouveau Pampers » !*

— *Nouveaux Pampers ? J'aurais dû m'en douter ?*

— *Of course ! C'est plus absorbant et mieux ajusté grâce aux petites fronces genre smocks. Et ça maintient bien au sec l'affreux petit cul gerbant de Signagnagna-la-peste.*

José Bany ne fit aucun commentaire mais, d'un mouvement de menton, il désigna le crâne de Signagna. Un crâne visiblement abîmé lors de la chute du *« Roi de la pub »*.

Freddy, les yeux injectés de sang par le manque de sommeil, regarda un long moment sans comprendre quel intérêt ce crâne fracturé pouvait représenter.

Puis, brusquement, son visage s'illumina.

C'est donc en chœur, désignant le crâne fracturé, que les deux flics braillèrent un autre slogan publicitaire :

— *Pas-d'œufs-fêlés-chez-Lustucru !*

Signagna rendit le dernier soupir en s'interrogeant avec angoisse sur la publicité, cette chose effroyablement bête qu'il avait magnifiée sa vie durant.

Triste fin pour un fils de pute.



Relayés par des inspecteurs de la Criminelle à la mise sévère, Freddy et José avaient réintégré leur patrouilleuse déglinguée.

— *On a été plutôt salauds ! lâcha Freddy en tirant nerveusement sur sa cigarette, le regard fixé droit devant lui, perdu dans la contemplation des gouttes de pluie qui s'écrasaient sur le carreau.*

José Bany, qui conduisait avec désinvolture, hocha la tête. Entre ses mains énormes, le volant du véhicule de police ressemblait à celui d'une auto-tamponneuse de fête foraine.

— *Tu peux le dire, mec : on a été salauds, c'est sûr. Ce gars là, malgré sa voix de châtré à la Chantal Goya, ça avait beau être ce que c'était, c'est-à-dire rien qu'un pet de lapin, eh ben c'était quand même une créature du Seigneur. Ouais mec : ça, tu peux l'dire !*

Le regard de Freddy se brouilla et il tourna la tête vers son collègue en demandant d'un air soupçonneux :

— *Je te suis mal... Est-ce à dire que le pet de lapin est une créature de notre Seigneur ?*

Bany fronça les sourcils :

— *En un sens, oui. Oui mec : tu peux l'dire.*

— *Taratata : le pet de lapin est un gaz et en aucun cas une créature. J'en démordrai pas.*

— *Tu crois m'avoir coincé ?*

— *J'ai cette impression, en effet !* Répondit Freddy en s'enfonçant voluptueusement dans son siège inconfortable.

D'un bref coup de volant, Bany évita un chat de gouttière et répondit :

— *Soit ! Je vais formuler ça autrement : Gnagnagna, ça avait beau être ce que c'était, c'est-à-dire une créature, eh ben c'était tout de même un gaz du Seigneur.*

Freddy, vivement intéressé, examina cette nouvelle hypothèse sous tous les angles avant de répondre :

— *Tu crois que le Seigneur a des gaz ?*

— *Il nous a fait à son image, non ?*

— *Sans doutes, mais... Entends-tu par là que pour certains hommes, enfin, pour leur caractéristique essentielle, le Seigneur a froidement envisagé de leur donner la partie la moins valorisante de son anatomie ?*

— *D'un sens, mec, j'ai bien envie de dire ça. Oui, bien envie ! Suffit d'imaginer un slip sur la tête de Signagnagna pour s'en convaincre.*

— *Intéressant, José. N'empêche qu'en l'occurrence, on n'a pas été très corrects.*

— *Exact !*

— *Faut se rattraper !* insista Freddy.

Bany jeta un regard rusé à son collègue :

— *C'est aussi mon avis. Si on attrape l'assassin de Gangnagna, faudra se montrer humain. Vachement humain, même !*



Comme tous les crétins, le Commissaire Principal Patrick Forsant croyait dur comme fer ce que lui disaient ses chefs, petits ou grands.

Membre du parti majoritaire, ce qui avait favorisé son plan de carrière, il était partisan de l'apprentissage de ce chant d'amour appelé « La Marseillaise » — qu'il n'entendait jamais sans « frémir » de la tête aux pieds — dès la crèche.

D'ailleurs, il s'étonnait qu'on n'aille pas plus avant dans cette voie très saine.

Sa femme, qui avait épousé un *« progressiste »* vingt ans plus tôt et qui se retrouvait avec un mordu du maintien de l'ordre, avait dissimulé son épouvante en abondant exagérément dans ce sens. Ainsi lui suggéra-t-elle de mettre « Tiens, t'auras du boudin » au programme du cours préparatoire, « Il est mort en criant Salan » pour les cours élémentaires, le pimpant « Aïlli-Aïllo » pour les cours moyens, le primesautier « L'Orient est rouge » dès l'entrée en sixième et le « Horst Weissel lied » le jour du bac.

Mais le Commissaire Principal Forsant, imperméable à tout humour, s'était contenté de hocher négativement la tête en dessinant, du bout de sa fourchette, de petites guillotines dans la purée de son hachis parmentier.

Responsable, partisan de l'effort, de la rigueur dans la gestion, de l'austérité pour les pauvres qui, décidément, ne savent pas se tenir, et de la fermeté face aux factieux et aux ultra-gauchistes, le Commissaire se sentait « de son temps ».

Il vérifia son 357 et jura de s'offrir l'assassin du « Roi de la pub » qui avait tant œuvré pour la « qualité France » et dans la lutte contre le déficit du commerce extérieur.



L'histoire de Robert Periers était trop riche, trop dense, trop compliquée, aussi, pour qu'il puisse espérer la raconter devant un quelconque jury d'Assises.

Il était né en Normandie, au milieu de l'année 1925, de la rencontre de Jeanne Periers, fille de ferme, et de Joseph Alphand, retraité des chemins de fer.

Joseph Alphand !

Qui s'en souvenait, aujourd'hui ? N'empèche, « Papa Joseph » avait été sacrément en avance en fondant dès 1924 la communauté « Fraternité et Travail ». Ne serait-ce que par ses idées sur l'hygiène, la « sexualité libre » et le pacifisme.

En dix ans, une centaine de « sociétaires » avaient séjourné dans la grande ferme un peu sinistre perdue dans la banlieue rouennaise.

Robert Periers se souvenait avec émotion de sa mère, une « sociétaire » devenue la compagne du vieux fondateur. Mais cette émotion, si forte soit-elle, n'avait pas la densité de ce qu'il ressentait pour « Papa Joseph ».

Surtout à la fin, lorsque le pathétique bouscule amour et tendresse.

Le monde prenait feu : guerre d'Espagne, Anschluss, motée des fascismes. Mais « Papa Joseph » ne voyait rien de tout cela. Né avant la « Commune », presque au milieu de l'autre siècle, il ignorait tout des divisions blindées et de la psychologie de masse. Acculé, aux abois, usant d'artifices enfantins, il se battait contre les huissiers et les procédures d'expulsion d'une implacable bureaucratie.

Robert Periers, enfant, petit garçon angoissé conscient de sa différence par rapport aux autres gosses qui l'appelaient « le fils des partouzards » considérait tout cela avec une lucidité qui l'effrayait.

Lui, un tout petit bonhomme, ne se leurrait pas sur ce père rêveur et déjà un peu sénile qui ébauchait, dans la cuisine, de nouveaux statuts pour des communautés « à venir ». Des mots ronflants planaient sous le plafond noirci de suie et de vieille graisse : *Humanité, Emancipation, Essor, Fraternité !* Il ressentait une grande tendresse pour eux trois, si fragiles, si menacés. Sa mère et lui, public attentif et respectueux, et le vieux guide déchu, lessivé, criblé de dettes prêchant devant ce maigre auditoire acquis à toutes les folies, à tous les délires spéculatifs.

Les derniers temps, « Papa Joseph » était devenu ce, que l'on appelait à l'époque un « tapeur », quémandant de misérables subsides à d'anciens « sociétaires » qui, retournés du côté de la vie « réelle », lui réservaient un accueil froid et distant.

Le petit garçon assistait à ces humiliations en enfonçant profondément ses mains dans ses poches, lèvres mordues, yeux baissés.

« Papa Joseph », col dur, canne et redingote, salissait ses guêtres blanches dans la boue du chemin de retour, par les banlieues tristes. Les grues, la brume, la plainte des remorqueurs et l'évocation interminable du temps où « ça marchait », les soirées de « Fraternité et Travail » lorsqu'on donnait des spectacles d'amateur qui émerveillaient le petit garçon.

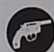
C'est au nom de ce monde là, fragile, onirique, aujourd'hui aussi insaisissable que des particules de poussière dorée dans la lumière ou la flamme d'une bougie jouant sur l'ombre d'un mur, que Robert Periers avait tiré sur le « Roi de la Pub » qu'il appelait « exact envers ».

Periers se redressa avec le sentiment d'être à nouveau un petit garçon dont le père extraordinaire le faisait perpétuellement osciller entre la fierté et la honte selon qu'ils étaient seuls ou face aux autres.

C'est-à-dire aux gens « normaux ».

Le coup de frein brutal d'une voiture de police hérissée d'antennes lui fit tourner la tête.

Une tête de vieux monsieur.



— *« Nous venons de l'abattre. Cessez toute recherche sur ce secteur. »*

A l'écoute du message radio, Freddy et José échangèrent un regard attristé puis Dany lâcha entre ses dents :

— *Un type qui tue le « Roi de la Pub », c'était sûrement pas quelqu'un de vraiment méchant. Sûr que Forsant, ce fumier, l'a abattu comme un chien !*



Freddy baissa la vitre, aspira l'air humide, toussa et répondit à mi-voix :
— Ça n'a plus de sens, notre job. Sauf si on décide nous mêmes de ce qui est bien et de ce qui est mal.
— Dangereux, mec. Très dangereux !
— Pour les autres, oui. Pas pour nous. Par exemple, j'ai bien envie de te dire quelque chose, pour l'affaire de cette nuit.
Bany passa en troisième, ferma à demi les paupières et répondit !
— Je peux toujours t'écouter...

Freddy s'assit au bord du siège de la Patrouilleuse et, d'une voix hésitante :
— Eh bien... Pour ce qui concerne Signagnagna et le vieux type au pardessus, je dirais : ça fait un point partout. Oui, c'est comme ça qu'il faudra voir les choses, maintenant.
Bany lui adressa un clin d'œil :
— Moi, j'ai compté comme ça depuis le début !

Frédéric H. Fajardie



05

« Trop tard ! De nouveau le pare-choc racla le garde-boue, l'écrasant cette fois contre le pneu. La direction s'échappa des mains du motard. La machine culbuta dans un fracas de ferraille, projetant son passager au loin devant. Le policier fit deux ou trois bonds sur l'ASPHALTE et retomba inerte, pantin désarticulé, cependant que la moto allait atterrir dans le fossé où elle acheva de se fracasser. »

George Maxwell
(« Tous des pourris ! », éditions Le Trotteur, collection noire franco-américaine, 1953.)





Sommaire

45 f.